

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ A
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
ERIC BOUCHER

L'AUTORITÉ CHEZ KIERKEGAARD

AVRIL 1997

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RÉSUMÉ

La recherche consiste à dégager la conception chrétienne de l'autorité telle que conçue par Kierkegaard. Au concept d'autorité spirituelle que le Livre sur Adler permet de circonscrire, viennent s'ajouter l'analyse d'un hypothétique concept d'autorité intellectuelle, où le message du génie est confronté à la vérité révélée, et le concept d'autorité politique à travers l'analyse de divers fragments du Journal de Kierkegaard.

Cette conception de l'autorité se veut un rappel de la nécessité du maintien de la différence qualitative entre l'immanent et le transcendant, à défaut de quoi apparaît une confusion. En raison inverse, l'oubli de cette dialectique qualitative, tel qu'on l'observe dans le rationalisme moderne, conduit imperceptiblement au rejet de l'autorité, sous toutes ses formes. A la lumière de cette dialectique, on pourra éclaircir les rapports possibles et souhaitables entre n'importe quel réformateur et l'ordre établi. La Réforme luthérienne et ses conséquences seront analysées sous cette optique, ainsi qu'en général les réformes politiques qui ont conduit à la chute des monarchies européennes au profit du libéralisme moderne. Il apparaîtra qu'à défaut des conditions requises pour une réforme valable, le service de l'ordre établi doit être assuré par tout homme contre cette abstraction que constitue l'opinion publique (l'objectivité), si on veut d'une part

maintenir la possibilité d'une croissance spirituelle et personnelle, d'autre part éviter la dégénérescence des institutions. La dialectique qualitative permettra de porter un jugement sur tout ce qui s'exprime comme auteur, éducateur ou enseignant, où les vertus associées à ces pratiques seront mises en étroite relation avec un art particulier de la communication. On pourra ainsi identifier les conditions permettant de reconnaître le génie, le maître et l'auteur authentique, qui sont susceptibles d'édifier la personnalité. A l'opposé, on pourra s'aviser des dommages que peuvent causer critiques, pseudo-écrivains et charlatans divers à la personnalité, avec une insistance particulière sur l'appauvrissement moral qu'engendrent la presse quotidienne et le journalisme. En appliquant la dialectique de l'existence de Kierkegaard tout au long de cette analyse, on verra également comment peut émerger la figure de l'Isolé, synthèse accomplie d'âme et de corps par l'éducation et l'obéissance, dressant en toutes circonstances la subjectivité humaine en face de la vérité objective déterminée par la foule. L'ensemble conduit à reconnaître que notre époque a davantage besoin d'hommes courageux que d'une foule instruite, capables d'abnégation et d'obéissance au service d'un ordre qui tient la personnalité humaine pour une chose sacrée, tel que le christianisme en a déjà donné l'exemple.

REMERCIEMENTS

Ce modeste travail n'eût jamais été mené à terme sans l'aide et l'appui discrets de M. Pierre Bellemare, ni sans la patience et la collaboration de mon directeur, M. Julien Naud.

J'ai pu me rendre compte entre temps que l'homme vit aussi de pain, c'est pourquoi je voudrais également signaler ma gratitude envers la communauté des Jésuites de Trois-Rivières pour l'octroi d'une bourse d'étude.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iv
INTRODUCTION.....	2
PREMIERE PARTIE: AUTORITÉ SPIRITUELLE.....	12
Différence qualitative.....	17
Le cas du pasteur Adler.....	25
La dialectique de Kierkegaard.....	27
Le cas du pasteur Adler (suite).....	32
Le rôle de l'Eglise.....	41
Les conséquences de la réforme luthérienne.....	49
Eglise invisible et rôle de l'Isolé.....	54
Le clergé comme intermédiaire.....	58
Communauté et foule.....	63
DEUXIEME PARTIE: AUTORITÉ INTELLECTUELLE.....	67
Le génie.....	68
L'auteur authentique.....	74
Le maître.....	77
Communication indirecte.....	84
La presse quotidienne.....	87
La foule.....	93
TROISIEME PARTIE: AUTORITÉ POLITIQUE.....	98
Rôle du politique.....	99
Le libéralisme moderne.....	102
La monarchie.....	110
CONCLUSION: ÉDUCATION ET OBEISSANCE.....	114
Le temps de l'épreuve.....	114
Le besoin de l'époque.....	121
BIBLIOGRAPHIE.....	125

L'AUTORITÉ CHEZ KIERKEGAARD

INTRODUCTION

Les habits neufs de l'Empereur

Plutôt en marge de la philosophie officielle, l'oeuvre de Kierkegaard exige comme droit d'entrée la mise à l'écart de toutes les certitudes qui structurent la culture moderne, de toutes les habitudes de pensée et des évidences sur lesquelles repose la conscience mi-matérialiste, mi-superstitieuse de nos contemporains. Il s'agit moins de fournir un effort de réflexion profonde que de se dépouiller d'abord de tout ce qui s'impose comme vérité nécessaire -- la sacro-sainte vérité objective --, qui tire sa force de ce que la majorité des hommes pensent ainsi, ou du moins s'en laisseront pour cela même convaincre aisément.

Par exemple, la plupart des hommes considèrent que les contes sont des histoires pour endormir les enfants; pourtant, savoir contre tous que l'Empereur parade tout nu, comme dans le conte d'Anderson -- cet autre Danois du XIXe siècle -- est la clef d'un mode primitif de pensée, dont on peut bien supposer qu'il est relatif à l'état de veille, puisque cela demande des efforts et du courage. L'homme moderne ne craint rien comme le ridicule et le jugement de ses pairs: au point de feindre la vision de ces habits neufs, qui se dévoilent à l'homme d'esprit. On devrait envier l'aisance de l'enfant à rompre le charme. Préserver cet état

d'innocence à l'âge adulte peut disposer à l'obéissance qui caractérise l'enfant; cependant l'adulte doit soutenir l'humilité par le courage.

Si le prix paraît bien élevé, il peut toutefois donner accès, entre autres choses, à la conception authentiquement chrétienne du monde, celle que la modernité a fini par oublier pour développer la sienne propre. Voilà un exercice bien fait pour le penseur de cette fin de siècle, lui qui essaie le plus souvent les idées comme des costumes de théâtre, sans en adopter jamais aucun, abandonnant la direction de son existence au gré des opportunités.

La pensée de Kierkegaard s'articule et se noue exclusivement autour du christianisme primitif; si elle n'offre aucune garantie contre la morsure du froid ou de l'incertitude, elle permet néanmoins de reconnaître et d'accepter la misère et la faiblesse de l'homme nu, tout en lui restituant une grandeur certaine. Quant à celui qui forcerait l'entrée comme un voleur pour s'approprier objectivement le contenu de cette pensée, il serait vite déçu, comme le coq de la fable qui trouve une perle quand il aurait préféré un grain de mil, ou à l'image des pourceaux dans la parabole de Jésus.

Si d'autre part on cherche l'originalité ou de la nouveauté, il faut conclure prématurément et s'éloigner à toutes jambes d'une oeuvre dont l'esprit pourrait se rattacher sensiblement à la

tradition, et dégager ainsi une odeur de conservatisme extrême pour tout ce qui concerne la doctrine chrétienne, les institutions, les idées politiques et sociales. Quand on cherche le progrès conformément au mouvement de l'époque ou la nouveauté pour elle-même, les idées générales de Kierkegaard, notamment sur l'autorité, pourront se révéler d'un rétrograde indigne de celui du Moyen Age puisque la vision chrétienne du monde plonge ses racines au-delà de cette période de l'histoire, et dans un sens au-delà même de la finitude. En effet, si les circonstances historiques font de lui un philosophe moderne, l'oeuvre de Kierkegaard est essentiellement intempestive, ce dont s'accommode celui-là seul pour qui la vérité n'est pas le résultat d'une analyse ou d'une réflexion dans le temps, mais déjà donnée: une et intemporelle. Sans véritable originalité donc, cette production considérable dévoile pourtant à qui s'en donne la peine les concepts qui jalonnent la voie chrétienne de l'intériorité.

En définitive, on peut rapporter à l'ensemble, et s'appliquer humblement la mise en garde que servait notre auteur en tête de In vino veritas¹: <<Solche Werke sind Spiegel: wenn ein Affe hinein guckt, kann kein Apostel heraus sehen²>>.

¹Citation de Lichtenberg. Étapes sur le chemin de la vie, Oeuvres complètes, vol. IX.

²De telles oeuvres sont des miroirs: lorsqu'un singe s'y regarde, il ne peut y voir un apôtre.

Trois types d'autorité

La question de l'autorité spirituelle a déjà fait l'objet de quelques études. De tous les problèmes reliés à l'autorité, la dimension spirituelle est évidemment la plus importante pour un auteur religieux. Le Livre sur Adler expose pratiquement toute la pensée de Kierkegaard sur ce point, qui de l'avis d'Hohlenberg est de plus l'ouvrage qui convient le mieux à celui qui voudrait s'initier à sa dialectique. La synthèse s'est cependant toujours arrêtée à ce point, parce qu'à travers ce livre, la question de l'autorité intellectuelle apparaît comme un non-sens.

En effet, c'est de l'autorité pour enseigner la vérité dont on parle, et pour l'homme religieux qui ne fait pas de compromis, on ne saurait aborder une vérité paradoxale, révélée, par les voies normales de l'intelligence. Si on peut en convenir pour soi en maintenant l'intransigeance de l'idéalité, comme lorsque nous lisons Kierkegaard, cependant dans la réalité on n'en a pour ainsi dire jamais la force.

La vérité qui donnerait un peu de lumière sur les grands mystères est bien faite pour exciter l'appétit de l'intellect. C'est bien ainsi qu'est née la philosophie: du besoin de comprendre l'ordre du monde, à travers l'étonnement des grands philosophes, dont l'autorité peut nous sembler incontournable. Les fruits de l'arbre de la science ont toujours le même attrait. Même dans

l'histoire de l'Eglise, au <<Credo quia absurdum>> du farouche et inébranlable Tertullien, s'est bientôt substitué le <<Credo ut intelligam>> de saints portant davantage la marque du péché originel.

Cette nécessité pour l'homme de comprendre et d'expliquer -- qu'on peut rendre responsable d'avoir transformé, entre autres, le pieux Thomas d'Aquin en auteur prolifique dont l'autorité se fera longtemps sentir -- nous conduit donc à reconnaître sinon le bien-fondé, du moins le besoin entretenu par l'homme de l'autorité intellectuelle. Il semble utile en conséquence de se donner une vision plus large que celle de l'idéalité, en quelque sorte, et de jeter un regard en arrière, à l'intérieur même de la caverne où nous sommes peut-être encore enchaîné; c'est-à-dire qu'il s'agit de dégager ce qui constitue pour l'homme réel les diverses facettes de l'autorité intellectuelle, bien qu'il s'agisse toujours pour Kierkegaard d'illusions à dissiper.

Enfin, très peu de lignes ont été écrites quant à ses idées sur l'autorité politique. La cause est en effet mineure à ses yeux, ce qui le situe à contre-courant d'une époque qui accorde au politique, dans la direction de l'existence, de plus en plus d'importance. La politique n'est pas le lieu de la liberté; elle est trop entachée de finitude pour l'intéresser, mais il n'y est toutefois pas complètement insensible. Kierkegaard aimait trop ses semblables pour ne pas s'attarder aux causes de leur agitation

distracte, et ce en pleine période révolutionnaire.

Fidèle sujet du Royaume de Danemark, Kierkegaard rendit quelques visites à son souverain, où ils discutèrent brièvement de la situation politique, et desquelles il tira de nombreuses observations psychologiques. Son Journal est ponctué de réflexions à ce sujet, qui permettront de rappeler la position fondamentale du chrétien en face du pouvoir matériel, et de comprendre le plaidoyer de Kierkegaard en faveur du maintien en Danemark de la monarchie absolue.

Note préliminaire sur l'autorité

L'autorité est un pouvoir qui s'exprime et se manifeste à travers différentes subjectivités mais, il faut bien le comprendre, elle ne s'incarne pas à travers elles. Celui qui détient une autorité n'a pas ce pouvoir pour lui-même, mais représente plus simplement un pouvoir qui dépasse toutes les individualités. Pour Kierkegaard, l'autorité est l'autre, le tiers: une sorte de pont entre le <<je>> et le <<tu>>. L'autorité n'est pas inhérente à la personnalité. Il s'agit d'un mode de relation entre les différentes individualités, d'abord et avant tout un principe régulateur entre les sujets humains, maintenant la cohésion et le sens d'un ordre donné, d'une vision du monde.

L'autorité est accordée, par exemple, à tel juge pour faire respecter par autrui le droit commun. Dans ce cas, cette autorité est en principe consentie par tous pour le maintien, entre autres, de la propriété et de la liberté physique des personnes. Ainsi le juge peut me contraindre -- et c'est précisément, dans la comédie humaine, le rôle qu'il a à jouer -- à payer une amende pour être contrevenu à l'ordre qu'il représente. L'autorité n'est pas inhérente à la personnalité: cela signifie qu'à la sortie du palais de justice, le juge n'a pas l'autorité pour me contraindre à lui payer son repas. Il s'est dépouillé de son costume d'acteur -- sa toge en l'occurrence --, et avec lui de son personnage pour, il faut l'espérer, retrouver sa propre personnalité.

Lorsqu'il s'agit de la vision chrétienne de l'existence, l'autre, c'est Dieu; grand ordonnateur du monde, Dieu est la source de toute autorité. Or Dieu est pour le chrétien, entre autres choses, rien de moins que la vérité. C'est donc l'autorité pour enseigner la vérité qu'il confère, et ce à qui Il veut bien: c'est celui qui est à la fois appelé et envoyé, celui à qui une mission est personnellement confiée: Kierkegaard l'appelle l'apôtre. La catégorie de l'apôtre, prise en ce sens, déborde la conception des Douze et de saint Paul, et inclut en conséquence les patriarches et les prophètes de l'Ancien Testament. A la différence de notre juge, l'apôtre ne joue pas la comédie: son existence tout entière est engagée sans retour au service de la vérité. Celui qui est appelé par Dieu ne s'appartient plus; sa personnalité est sacrifiée, il

représente désormais une autorité extraordinaire étant devenu un lien, un rapport entre Dieu et les hommes.

L'autorité est un mode de relation entre les hommes, servant d'intermédiaire pour le développement éthique et spirituel. Si dans le domaine esthétique -- dans l'art de goûter les plaisirs, tel Don Juan, ou d'user de son intelligence, tel Faust -- l'homme peut librement explorer et être laissé à lui-même, être ce qu'on appelle un libertin ou un libre penseur, il ne saurait absolument ignorer l'existence de l'autre au temps des choix, c'est-à-dire au moment où il découvre l'existence du bien et du mal, ou, à l'occasion d'un réveil religieux, au moment d'exercer sa volonté par l'expérience bien sentie de la vertigineuse liberté que Dieu lui accorde: bref, lorsqu'il ne se satisfait plus de vivre de l'instant, des jouissances du temporel, et qu'il se tourne avec angoisse vers l'éternel pour découvrir la réalité du péché. Si elle doit survenir, cette perte d'innocence peut opérer un changement qualitatif chez l'homme et paralyser sa liberté, voire le conduire au désespoir; cependant que le péché ne pourra jamais le délivrer, il sait, il sent désormais qu'il ne trouvera le repos que dans le salut et l'obéissance à Dieu.

En janvier 1848, au moment où Kierkegaard élaborait le plan de son Traité du désespoir, visant à expliquer cette conception chrétienne de l'existence humaine, correspond cette note du Journal:

<<Quiconque, ne fût-ce qu'une fois, a approfondi davantage la compréhension de son moi, comprend bien qu'il lui serait impossible d'être jamais content, s'il devait être maître de son destin, et que pour les hommes il n'y a contentement et joie et félicité qu'à obéir.>>¹

Quoiqu'il ne soit pas au pouvoir du besoin d'éliminer les mouvements contre nature -- satisfaction perverse ou abstinence --, l'homme a absolument besoin de plus grand que lui pour ordonner sa perception du monde, et donner sens et continuité à son existence. Obéir à plus grand que soi, recevoir sens et direction, c'est ce que tout homme, malgré l'orgueil qu'il développe, fait depuis sa naissance. C'est parce que l'homme n'est rien en lui-même qu'il est dépendant, qu'il a besoin d'obéir. Sur ce point, il n'a que le choix du maître, du principe ou de l'idée, s'il veut munir sa barque d'un gouvernail.

<<Vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux>> (Gn 3,5)

Le premier péché, commis par Adam et Eve sur cette promesse du serpent, est une révolte contre la direction, contre l'autorité de Dieu. Dans son ouvrage sur la philosophie existentielle de Kierkegaard, Chestov, fidèle à sa propre pensée, a beaucoup insisté sur ce point. Toute la descendance du premier homme est coupable et reproduit cette faute, en porte la marque. Dieu avait interdit de manger du fruit de l'arbre qui était au milieu du jardin, mais il

¹VIII A 525.

était désirable pour acquérir le discernement.

Dans la première moitié du XIXe siècle, c'est encore et surtout de l'arbre de la science que les hommes tirent leur subsistance. La vérité révélée leur apparaît comme une nourriture engendrant des constitutions anémiques; depuis plusieurs dizaines d'années, la raison s'affirme davantage comme un remède -- placebo pourrait être juste -- à la fois analgésique et stimulant pour l'élaboration d'une espèce saine et confiante en elle-même.

Il s'agit, par exemple, du siècle d'Auguste Comte, ce surhomme qui ne reconnaissait rien de grand à l'épreuve de la raison humaine -- à part soi, on peut se demander si c'est elle qui l'a poussé plusieurs fois à se jeter dans la Seine... C'est aussi le siècle de la gloire de Hegel, qui soumettait sa conception de l'histoire, y compris la révélation chrétienne et ses institutions, à la révélation progressive de la Raison elle-même à l'esprit humain -- on peut le féliciter d'avoir renoncé à devenir pasteur... Mais c'est aussi le siècle de Kierkegaard, qui en dépit de tous ses glorieux prédécesseurs tentera de rétablir les prérogatives de la foi obéissante au sein de l'existence humaine, de faire valoir à nouveau le bien-fondé de l'autorité spirituelle aux côtés de la raison.

PREMIERE PARTIE: AUTORITE SPIRITUELLE

Sans affirmer objectivement que Dieu s'est maintes fois révélé à l'homme pour lui indiquer sa place dans l'univers et le sens de son existence, concluant une alliance à travers certains messagers; que Dieu a envoyé un messie pour le racheter de la faute originelle et lui offrir la vie éternelle, dans une seconde alliance; que Dieu a mandaté des messagers pour le convertir à ses desseins: l'homme, pour se savoir chrétien, est tenu d'y reconnaître la vérité. Cette vérité est objet de foi. Il est absolument hors de question de la démontrer par l'exercice de la pensée rationnelle.

<<Vouloir prouver l'existence de Dieu est le comble du ridicule. Ou il existe, et on ne peut alors le prouver (pas plus que je ne peux prouver l'existence de quelqu'un; tout au plus puis-je en trouver des témoignages, mais j'en présume donc bien l'existence); -- ou Dieu n'existe pas, ce qui n'est alors pas non plus démontrable.>>'

Ceci nous amène à concevoir un peu mieux la nature du paradoxe. L'étendue et les possibilités de la raison sont finies, limitées; elle ne peut embrasser toutes les dimensions de l'existence humaine. Ainsi l'idée de l'infini et de l'éternel sont absolument hors de la portée du raisonnement; elles lui sont étrangères, nous dirons paradoxales. Pourtant, tout homme est digne de porter l'une ou l'autre de ces idées en lui-même. Il lui est simplement interdit d'y introduire quelque notion quantitative que ce soit, impossible de tenir un discours objectif sur le sujet.

'V A 7.

Le fait de soumettre le christianisme à la critique scientifique et esthétique, de l'intégrer comme n'importe quel fait historique aux grandes théories spéculatives engendre une confusion. C'est ce que constate Kierkegaard, à une époque où la démarche intellectuelle de l'hégélianisme, absorbant le christianisme comme une étape nécessaire vers plus de vérité, exerce sa domination sur l'Université allemande, à laquelle se raccroche bien entendu l'élite intellectuelle danoise. Les professeurs de théologie n'échappent pas à ce vaste mouvement de pensée, et s'acharnent à leur façon à défendre la vérité de la doctrine chrétienne sur la base des dix-huit siècles d'histoire de l'Eglise, comme si on devait conclure de sa persistance -- à l'épreuve du paganisme, des papes et de la science -- et de la foule que constitue la chrétienté sinon à une preuve irréfutable, du moins à sa vraisemblance. Grossièrement, on peut dire qu'après dix-huit siècles d'expérimentation, l'hypothèse de la vérité du christianisme n'a toujours pas été infirmée. Et ses millions d'adeptes sont un argument en faveur de son utilité.

La dynamique de la pensée de Hegel consiste à utiliser l'histoire des institutions par lesquelles la Raison se révèle graduellement à l'humanité consciente d'elle-même. Tout le clergé est enchanté de pouvoir justifier sa présence et son action à si bon prix: on sait assez quel pouvoir peut exercer sur l'esprit des hommes raisonnables une déduction en apparence bien conduite, qui n'a d'autre prétention que de servir la vérité; il est autrement

difficile d'enseigner la voie étroite du Nouveau Testament, et surtout de mettre en pratique cet enseignement. On semble au mieux ne pas s'apercevoir -- au pire on a fermé les yeux -- que dans le Système proposé par Hegel, la vérité du christianisme est noyée dans les prémisses, et ne trouve pas sa place dans la conclusion; que l'homme, individuellement, ne compte plus pour rien, écrasé par la finalité du Système: l'humanité en marche.

En effet, la révélation de la (déesse) Raison diffère sensiblement de la révélation du Dieu chrétien et se substitue à elle. La finalité du système hégélien n'est pas de dégager la vocation ou le sens de l'existence de tel homme, encore moins de le sauver; il est à la gloire de l'humanité, ce qu'on entend abstraitement par tout le monde, mais qui n'est en réalité personne. Néanmoins, tout ce qui s'occupe alors de théologie en Danemark est heureux de trouver de nouveaux sujets de discours grâce à la nouvelle philosophie. Les mille pasteurs de l'Eglise officielle, qui ont bonne audience pour leurs sermons, partagent cet enthousiasme. Presque tout ce qui s'exprime alors publiquement, orateur comme auteur, trahit l'influence de la philosophie venue du Sud.

Maître Hegel a donné la méthode, mais le Système n'a pas encore tout digéré; emporté par le choléra en 1831, il ne verra pas la fin de l'histoire. Il aura cependant la consolation posthume de nombreux héritiers pour son projet. Cette grandiose entreprise ne

meurt pas avec son auteur; ses adeptes sont légion, et on voudrait bien y apporter sa contribution, y mettre le point final: les cerveaux de l'humanité sont en marche. Pendant tout ce temps, la théologie hégélienne s'épaissit en festin de publication, tandis que les sermons des pasteurs en recueillent toute la saveur: la confusion ne cesse de tracer des sillons à la surface d'une mer calme, la tradition du protestantisme danois.

Telle est la situation, au moment même où Kierkegaard réagit par une forte opposition à la méthode hégélienne, qui a déjà en passant exercé un attrait sur sa propre pensée. Détenteur et tributaire d'une éducation chrétienne sévère, lecteur entre autres de Pascal, il dresse la pensée existentielle contre le Système, la subjectivité contre l'objectivité. Concrètement, il achève L'alternative (1843), qui place son lecteur en face de la nécessité de choisir entre la futilité mondaine de l'instant et la continuité de l'existence éthique ou religieuse; il s'apprête enfin à régler ses comptes personnels avec Hegel, par la rédaction des Miettes philosophiques (1846), où l'on apprendra que l'homme est dans une situation de contemporanéité avec le paradoxe de la révélation divine, et ce bien qu'elle se soit exprimée dans le temps.

Cet embrouillement des esprits, décrit plus haut, eût peut-être poursuivi longtemps son chemin sans faire de vagues, n'eût été de ce qu'un pasteur de campagne, Adolf Peter Adler, absorbé comme ses confrères par la philosophie hégélienne, proclame en 1843 avoir

reçu une révélation du Christ; avoir noté, au cours de cette rupture miraculeuse de son existence, un éclaircissement dogmatique sous la dictée du Sauveur lui-même; et plus tard, fort de son statut particulier devant Dieu et les hommes, avoir écrit certains sermons et discours «avec la grâce concomitante de Jésus», conférant ainsi à ces textes une autorité extraordinaire. Dûment interrogé à propos de sa révélation par les chefs de l'Eglise, Adler sera mis en demeure de justifier son équilibre psychologique au moment de recevoir cette révélation. A la suite de cet interrogatoire, Adler sera prématurément mis à la retraite (avril 1845) par ses supérieurs, l'Eglise privant officiellement son audience de cet enseignement exceptionnel. Adler publiera néanmoins par la suite les détails de l'enquête dont il fut l'objet, ainsi que d'autres essais théologiques, et Kierkegaard ne manqua pas de se procurer tout ce matériel.

Kierkegaard s'est donc vivement intéressé au cas Adler; au point d'y consacrer un ouvrage, trois fois remanié, qu'il ne publiera cependant jamais. Il eût pu troubler le personnage et lui causer du tort, en le plaçant malgré lui au coeur d'une polémique qu'il n'avait peut-être pas la force de soutenir. Aussi, Adler lui est au fond très sympathique en sa qualité apparente de martyr de l'Eglise officielle. Et il ne veut rien ajouter aux maux d'une victime, le prototype du chrétien troublé par ses raisonnements et par la philosophie spéculative. Le Livre sur Adler (1846), de l'avis de son auteur, est une épigramme de cette époque confuse,

qui cherche à concilier la raison et la foi, la science et le christianisme; ce livre vise d'abord et avant tout à exhumer les concepts authentiquement chrétiens, enfouis sous une salade d'idées.

L'événement fournit pour le moins à Kierkegaard l'occasion de clarifier et d'exposer ces concepts, qui pourraient rafraîchir la mémoire de ses contemporains qui ont perdu le sens du christianisme et se la coulent douce dans l'illusion d'être chrétiens. Sa réflexion le conduira à insister tout particulièrement sur la nécessité de maintenir la distinction qualitative de l'immanent et du transcendant, cause majeure de confusion. Empruntée au Livre sur Adler, cette partie de l'analyse sera publiée sous forme d'opuscule: Sur la différence entre un génie et un apôtre (1847).

DIFFÉRENCE QUALITATIVE

Le désordre vient de ce qu'on parvient désormais difficilement à concevoir la distinction de la sphère du paradoxe religieux d'avec celle de l'esthétique. La sphère du paradoxe religieux est celle que nous indiquent les limites de la raison; la pensée qui s'y meut n'a pas de point d'appui, aucune certitude, ce qui caractérise bien la foi; voilà ce qui est à scandale pour la raison, le propre du paradoxe, et se rapporte à la catégorie de la transcendance. Il s'agit ici d'une sphère qualitativement

différente de celle de l'esthétique, de celle où la raison peut occuper la place qui lui revient, se rapportant à la catégorie de l'immanence. Cependant la raison souffre assez mal le paradoxe, et elle tend naturellement à l'abolir. Mais il ne faudrait pas oublier que vouloir soumettre la foi à la raison n'est pas que présomption, c'est aussi empiéter sur la sphère propre à la foi, c'est enfreindre les limites de la raison pour tout rapporter sur le terrain esthétique.

Le fait est que lorsqu'on s'appuie sur le raisonnement, tout ce qui s'annonce comme vérité est jugé sur la forme et le fond, c'est-à-dire sur la balance de l'esthétique. Une théorie ou un système philosophique est une construction rationnelle, relevant strictement de l'immanence, et qui ne peut prétendre à la vérité en échouant à l'épreuve de la forme et du fond. On peut en appliquer le principe à la plus petite échelle: le syllogisme. On juge de la vérité d'un syllogisme, d'une part, par sa forme: on doit s'assurer qu'elle correspond aux lois du syllogisme; on en juge aussi par le fond, où l'erreur risque de se glisser. Par exemple, dans le syllogisme <<Ce qui est rare est précieux, les chevaux boiteux sont rares; donc les chevaux boiteux sont précieux>>, la conclusion nous fait immédiatement soupçonner une erreur de fond dans la première prémisse. Cependant la doctrine chrétienne n'est pas une construction rationnelle; elle n'est pas le fruit d'une profonde méditation, mais le fait d'une révélation divine. Elle relève de la transcendance, ce qui implique qu'on doit l'accepter ou la rejeter

telle qu'elle se présente: paradoxale, foncièrement a-raisonnable. Quand on se cramponne à la raison et qu'on veut en plus s'appropriier le transcendant, on engendre une confusion. C'est ce que constate Kierkegaard, et qui l'amène non seulement à poser la différence entre le génie et l'apôtre, mais d'abord à indiquer qu'il est impossible, en vertu de la dialectique qualitative sur laquelle repose le christianisme, de comparer ce qui relève de deux sphères distinctes.

<<C'est ainsi qu'une science égarée a jeté le christianisme dans la confusion; de la science, le désordre a gagné le sermon, si bien qu'il n'est pas rare d'entendre des prêtres prostituer bona fide le christianisme en toute candeur scientifique. Ils parlent bien haut des qualités intellectuelles de l'apôtre Paul, de sa profondeur, de ses belles comparaisons, etc.: autant de choses relevant strictement de l'esthétique. [...] Cette éloquence vide pourrait tout aussi bien s'aviser de vanter le talent de styliste et d'orateur de Paul, ou mieux encore, puisqu'on sait qu'il exerça en même temps un métier, de prétendre que les tentes de sa fabrication doivent avoir été des chefs-d'oeuvre tellement parfaits que nul fabriquant de tapis, ni avant ni après, n'a pu en faire autant; car, pourvu qu'on parle en bien de lui, tout est bien. Comme génie, Paul ne peut soutenir le parallèle ni avec Platon, ni avec Shakespeare; comme auteur de belles comparaisons, il occupe un rang assez peu relevé; comme styliste, son nom est parfaitement obscur -- et comme fabriquant de tapis, j'avoue ignorer le degré de son art. Le mieux est toujours de tourner en plaisanterie un sérieux fait de sottise pour faire apparaître le sérieux véritable, à savoir que Paul est apôtre; et comme apôtre, il n'a aucune, absolument aucune parenté avec Platon, Shakespeare, les stylistes et les fabricants de tapis qui tous (Platon aussi bien que Shakespeare et le tapissier Hansen) ne souffrent avec lui aucune comparaison.>>³

Ce qui interdit toute comparaison entre le génie et l'apôtre,

³Deux petits traités éthico-religieux, O.C., XVI, p.147-148.

c'est d'abord la différence que pose entre eux le paradoxe. Le génie, comme l'indique son étymologie, est inné. Il est ce qu'il est par lui-même, et manifeste graduellement ce qu'il est lui-même en puissance; et bien qu'on puisse songer à son talent comme étant un don, on ne peut l'attribuer à une intervention divine sur son intériorité. Un génie peut très bien ne pas rapporter son oeuvre à Dieu. En outre, si le génie apporte du nouveau et devance son époque, se plaçant ainsi en paradoxe, en marge ou en opposition à la raison commune, il ne s'agit ici que d'un paradoxe transitoire: le génie s'exprime exclusivement dans la sphère de l'immanence, et tôt ou tard l'espèce aura réussi à s'assimiler ce qui fut autrefois paradoxal. La situation de l'apôtre est différente. Le mot vient évidemment du grec: envoyé. Il s'agit d'un homme qui est appelé à accomplir une mission que Dieu lui confie. Il n'y a pas de faculté innée qui destine un homme à devenir apôtre, rien qui le distingue d'abord des autres hommes; en ce sens, chacun pourrait être appelé à le devenir, du génie éminent au simple d'esprit. Quant à la nouveauté qu'introduit l'apôtre, elle est de nature essentiellement paradoxale, et destinée à le demeurer. En effet, le message de Dieu relève de la transcendance, il est fait pour s'opposer à l'immanence, et l'espèce ne peut se l'assimiler avec le temps.

L'oeuvre du génie est soumise à la raison commune. La doctrine de Platon, par exemple, est jugée par les hommes sur la forme et le fond; on peut en critiquer la cohérence, relever telle ou telle contradiction, discourir sur les circonstances historiques, établir

des comparaisons relativement à nos institutions, etc. Tout ici s'articule dans la sphère de l'immanence: Platon cherche la vérité par la voie du raisonnement, sans se prévaloir d'une révélation divine.⁵ La situation de l'apôtre est précisément contraire: sans se prévaloir de la puissance du raisonnement, il annonce une vérité qui, par un fait-paradoxe, relève exclusivement de la transcendance et n'offre aucune prise au raisonnement. Alors que Platon est un génie par sa vie et son oeuvre, l'apôtre est ce qu'il est par l'autorité divine.

«L'autorité divine est ici le facteur qualitatif décisif.»⁷

Dans l'immanence, par exemple, on doit admettre une différence entre l'ordre d'un roi et le message d'un penseur. Dans le premier cas, on ne peut s'aviser de critiquer le style ou l'emploi de tel mot plutôt que de tel autre; ici intervient l'autorité, et tout ce qui se rapporte à la forme est parfaitement indifférent. On s'attend d'un roi à ce qu'il ordonne, et il serait mal venu qu'il s'amuse à faire des vers dans ses édits.⁸ A plus forte raison en ce qui concerne l'autorité divine: on ne peut critiquer le Nouveau

⁵Platon ne confond pas les deux sphères. Dans ses grands dialogues, on peut remarquer qu'elles sont néanmoins en étroite relation: le mythe côtoie et justifie en quelque sorte le raisonnement. Par exemple, l'ordre que propose d'établir La République, qui traite de la justice dans l'immanence, repose en définitive sur le mythe d'Er le Pamphilien, sur la justice d'outre-tombe.

⁷Deux petits traités..., O.C. XVI, p.150.

⁸Le rôle de souverain et le tempérament d'artiste font mauvais ménage. La triste mémoire de Néron en est peut-être l'exemple le plus frappant.

Testament sur la forme et le fond; le texte n'est pas donné aux hommes pour qu'ils en goûtent la subtilité, la finesse de jugement, la profondeur d'esprit ou les belles figures de style. Non, ses textes prétendent enseigner avec autorité la vérité et la voie du salut de l'âme. Cependant en grand nombre les hommes, et cela même parmi ceux qui osent encore se prétendre chrétiens, en sont venus à considérer le Nouveau Testament comme une belle histoire où puiser des sujets édifiants, comme le rempart de la moralité et des vertus utiles au profit, à l'ordre et la sécurité. Personne ne se sent obligé d'en appliquer le message pour se dire soi-même chrétien. C'est qu'on s'est révolté contre toutes les autorités et qu'on a oublié en conséquence la dialectique qualitative.

L'autorité ne peut jamais s'acquérir par les qualités de l'intelligence. On ne devrait pas parler d'autorité pour désigner, dans la sphère de l'immanence, la qualité de celui dont on fait dépendre notre jugement. Tout ce qui relève de l'immanence peut être soumis à la raison commune: si la réputation d'un penseur ou d'un poète peut imposer son opinion à d'autres⁹, libre à chacun d'adopter ce qui correspond à son jugement, mais on ne peut parler strictement d'autorité. Il s'agirait ici plutôt d'influence. Pour

⁹C'est devenu un usage répandu de diffuser l'avis d'un grand musicien sur une épineuse question morale, celui d'un éminent physicien sur un problème de droit complexe, ou pire, celui d'un chanteur populaire sur l'éducation. Si on ne doit pas admettre d'autorité intellectuelle, il faudrait néanmoins reconnaître que certaines personnes sont tout de même en mesure de mieux se prononcer ou de nous éclairer sur certains sujets sans imposer leurs vues.

le cas où un penseur ou un poète se prononcerait sur le terrain de la transcendance, il n'y a pas non plus d'autorité. C'est pourquoi Kierkegaard répète si souvent qu'il parle sans autorité. En un mot, il n'y a pas d'autorité intellectuelle.

«Qu'est-ce donc que l'autorité? Consiste-t-elle dans la profondeur de la doctrine, dans son excellence, sa richesse spirituelle? Nullement. Si elle est ainsi simplement une seconde puissance ou une reduplication caractérisant la profondeur de la doctrine, il n'y a pas alors d'autorité; si en effet un disciple comprend parfaitement la doctrine et se l'assimile, plus rien ne le distingue du maître. Mais l'autorité est chose immuable; on ne peut l'acquérir par l'intelligence la plus complète de la doctrine. Elle est une qualité spécifique intervenant d'ailleurs et revendiquant la qualité, alors que le fond du discours ou de l'action est indifférent au point de vue esthétique.»¹⁰

L'autorité revendique la qualité, et intervient à la façon d'un tiers; elle n'est pas un pouvoir au sein de l'identité. Socrate est fidèle à sa conviction quant à l'immortalité de l'âme, jusqu'au sacrifice de son existence, et avale le poison sans broncher: cela confère beaucoup de crédit à sa doctrine, mais pour lui nulle autorité.¹¹ Inversement, un prêtre qui entretiendrait de sévères doutes sur l'existence de Dieu a l'autorité pour administrer les sacrements de l'Eglise; un policier en fonction a l'autorité, qu'il soit personnellement respectueux des lois ou non.

¹⁰Deux petits traités..., O.C. XVI, p.152-153.

¹¹Le lecteur attentif de Kierkegaard fera remarquer qu'il souligne pourtant l'autorité de Socrate (Journal, VIII A 416) par l'intransigeance de l'infinitude. Cependant il ajoute en marge qu'il y a deux concepts d'autorité: un dans l'immanence et un dans le paradoxe. Socrate n'est pas formellement mandaté par le Dieu, il tient son autorité de ce que sa cause est la vérité et qu'il s'adresse à la conscience, non à l'intelligence.

Le policier reçoit l'autorité de l'État, le prêtre la reçoit de l'Eglise, et l'apôtre la reçoit de Dieu relativement à la mission qui lui est confiée. Ainsi un chrétien ne devrait pas mettre en doute le fait que lorsque Dieu s'exprime par la bouche d'un apôtre, il ne s'agit pas d'offrir aux hommes une ébauche de théorie pour qu'ils s'appliquent à la perfectionner dans les siècles à venir; non, le chrétien est tenu de croire que ce que Dieu révèle, c'est la vérité. Voilà qui élimine beaucoup de soi-disants chrétiens, parce que l'autorité divine est paradoxale et qu'elle est objet de foi. Si un éminent génie trouvait par lui-même, par de profondes méditations, que la vérité se trouve être la doctrine prêchée par un apôtre, cet éminent génie est toujours dépourvu de ce qui caractérise l'apôtre et le distingue des autres hommes: la qualité que lui confère l'autorité divine.

On ne peut donc associer le génie à la notion d'autorité. Si on doit le faire, que ce soit pour préciser que c'est l'attitude critique qui sape l'obéissance. Dans la simple sphère de l'immanence, comme le dit Kierkegaard, demander si un roi est un génie avant de lui accorder obéissance, c'est mettre en doute cette autorité, c'est commettre un crime de lèse-majesté; obéir à une assemblée de ministres si elle fait preuve en ses décrets de profondeur et d'esprit, c'est se moquer de son rôle; de même, accorder du respect à son père à cause de ses qualités intellectuelles, c'est attenter à son autorité. A plus forte raison, à une époque qui s'entend à rejeter toute autorité,

n'admet-on plus d'autorité spirituelle. L'oubli de la différence qualitative fait en sorte que la proposition <<Il y a une vie éternelle>>, procédant de la bouche du Christ, a la même valeur que lorsque le professeur de théologie affirme la même chose.

LE CAS DU PASTEUR ADLER

Le cas du pasteur Adler, qui fit quelques rides à la surface d'une mer endormie, est susceptible d'illustrer les conséquences de l'oubli de la dialectique qualitative; il est à noter que cet oubli ne caractérise pas uniquement le Danemark du milieu du XIXe siècle, il s'étend à tout l'Occident moderne. En outre, c'est le cas Adler qui fournit à Kierkegaard l'occasion de clarifier les rapports à établir entre l'autorité spirituelle de l'apôtre et l'autorité de l'Eglise, c'est-à-dire de l'ordre établi en matière spirituelle.

Fonctionnaire de l'Eglise d'Etat sur la petite île de Bornholm, Adolf Peter Adler ne se laisse tout d'abord en rien distinguer de ses confrères. Reçu en 1836 à l'examen supérieur de théologie -- il a alors vingt-quatre ans --, il part l'année suivante pour l'Allemagne où il étudie la philosophie hégélienne. Il prononce à son retour, dans les années 1840-41, des conférences publiques à l'Université de Copenhague. A cette époque, il n'y a rien d'extraordinaire dans le fait que les conférences d'un théologien portent directement sur la logique spéculative. Il est

difficile de savoir dans quelle mesure ces conférences auront peut-être même appuyé sa nomination, en 1841, au titre de pasteur. Convaincu de son talent d'auteur et soucieux d'étendre la vérité à tous, au-delà de la paroisse à lui confiée et par égard pour les simples, il entreprend en 1842 de publier un ouvrage qu'il allait intituler Exposé populaire de la logique subjective de Hegel. A la fin de l'année 1842, le livre est presque achevé, mais il ne sera jamais publié. L'explication en est donnée par Adler dans l'avant-propos de Quelques sermons, publié en 1843. On peut retrouver ce texte en annexe du Livre sur Adler.¹²

Adler y raconte qu'un soir de décembre 1842, alors qu'il travaillait à son livre, sa pensée s'abîma en elle-même: voilà notre homme entré en profonde méditation dans le but d'accoucher de l'explication finale sur la création et le christianisme. Au cours d'un développement sur la question de l'origine du mal, dans un fracas terrible, le Christ lui apparaît soudainement, et lui ordonne de se lever pour noter la réponse: le corps uni à l'Esprit a la vie éternelle; or la pensée qui s'abîme en elle-même sépare le corps et l'Esprit; c'est ainsi que le monde et le corps deviennent mauvais. L'esprit malin fait s'abîmer la pensée en elle-même: Adler venait d'être pris en défaut par le Christ en personne. Aussi Jésus lui ordonna de brûler ses écrits sur la logique subjective de Hegel, et de s'en tenir à la Bible. Indépendamment du fait étrange que le Christ s'exprime ici à peu près comme un professeur

¹²O.C. XII, p.251.

d'université, Adler prétend en être l'instrument pour apporter du nouveau dans ses sermons; et Kierkegaard voudra vérifier par la suite de l'histoire si le pasteur a véritablement reçu ici l'autorité et la vocation d'un apôtre.

LA DIALECTIQUE DE KIERKEGAARD

Il importe d'abord de définir le cadre dans lequel on est en mesure de reconnaître l'apôtre dans ses rapports avec l'ordre établi. L'existence humaine est comprise par Kierkegaard de façon dialectique. L'homme est une synthèse d'universel et de particulier. Il porte en lui les caractères généraux communs à l'espèce, qu'il doit s'efforcer de reproduire, mais d'une façon unique, personnelle et, ce qui souligne le caractère d'étrangeté, singulière. Devenir un homme singulier tout en portant en soi ce qui est commun à tout homme est la tâche de chacun pris individuellement, et non le lot d'une minorité privilégiée. Il ne s'agit pas d'un développement qui va de soi, il est souvent au-dessus des forces d'un homme. On peut prendre exemple sur Socrate, qui enseignait lui aussi qu'il faut se poser en singulier contre le nombre, ainsi qu'il a vécu. Il faut énormément de courage moral pour devenir soi-même indépendamment des déterminations de la foule, de la vérité que la majorité veut nous imposer, car bien qu'on exprime ainsi l'unicité commune à chaque existant, ce n'est pas de cette façon qu'on s'attire l'approbation et la sympathie du

public. Cette dernière catégorie ne reçoit pas la dualité de l'existence et exerce une pression nivelante en ce qu'elle condamne aussitôt tout caractère unique, jugé prétentieux et menaçant une harmonie qui repose sur l'homogénéité parfaite du troupeau. L'actualisation et l'expression du caractère singulier de l'existence est donc en relation dialectique avec l'expression du général, des caractères communs à l'espèce humaine; pour devenir un homme singulier, la tâche de l'existant est d'en effectuer la synthèse.

L'expression des caractères communs à l'espèce détermine alors l'ordre établi. Cependant l'existant en voie de devenir singulier est placé dans une nouvelle relation dialectique. L'existant singulier peut d'une part reconnaître cet ordre, le reproduire et le défendre; il se place alors dans la situation du singulier ordinaire. D'autre part, s'il met en question les présupposés de cet ordre, s'il ne peut accepter l'expression du général telle qu'elle se présente à lui, il doit s'en exclure et se reconnaître pour tâche de le modifier: c'est ainsi qu'il devient le singulier extraordinaire, l'Exception.¹³ Cette nouvelle distinction, qui établit une dialectique à trois termes, est nécessaire pour comprendre la situation conflictuelle d'Adler, tendant à devenir une exception à l'intérieur même de l'ordre établi, comme si un

¹³La traduction du danois den Enkelte donne indifféremment le singulier ou l'Individu; de même, les termes singulier exceptionnel (den soerlige Enkelte) et Exception (Undtagelsen) ont la même signification dans le vocabulaire de Kierkegaard.

membre d'équipage menaçait de saborder le navire. Il prétend être tributaire d'une révélation: Kierkegaard veut savoir si Adler est véritablement apôtre, catégorie qui correspond, à l'intérieur de l'expression générale du christianisme, à l'Exception.

L'homme singulier est donc celui qui, consciemment et sans être mû par le ressort de la foule, cherche à reproduire dans sa vie le modèle donné par l'ordre établi. Il aime l'ordre établi, le choisit pour son principe fondamental, et cherche à le conserver. Bien qu'il élise un mode de vie que partage en apparence une majorité, il est important de noter que l'homme singulier demeure essentiellement indépendant parce qu'il le fait librement, en vertu d'une décision, ce qui le distingue de l'homme du troupeau. Ce dernier n'a pas sa place dans une dialectique qualitative, il renvoie plutôt à la détermination quantitative de l'espèce.

En outre, il n'est pas rare qu'un homme dirige sa réflexion sur les principes de l'ordre établi, qu'il délibère en lui-même avant d'arrêter son choix; tant qu'il refuse ainsi d'engager ses aptitudes au service de cet ordre, il tend à devenir une Exception. Il est alors extra ordinem, sous sa responsabilité propre, qui ne doit engager celle de personne d'autre.

Si cet homme veut persévérer dans cette voie, il doit nécessairement s'exclure lui-même de l'ordre établi pour prendre l'attitude du réformateur: il est alors l'Extraordinaire. Qu'il ait

les qualités et les forces requises pour remplir ce rôle ou non, peu importe; sa tâche est de les utiliser toutes pour appliquer un correctif à l'ordre établi et, partant, en tolérer l'exclusion. Voilà qui est plus rare.

Cependant, le rejet de l'autorité assorti de l'oubli de la dialectique qualitative fait en sorte que ce qu'on observe le plus souvent en réalité, c'est le type du fonctionnaire mécontent, qui remet constamment en question les principes de l'ordre qu'il est censé reproduire, celui qui veut être l'Extraordinaire tout en jouissant de la protection de l'ordre établi. Le véritable Extraordinaire, celui qui a l'intégrité de s'exclure de l'ordre établi, ne recherche rien pour lui-même; il a la lourde responsabilité d'introduire une vérité nouvelle au sacrifice de sa propre existence. Dans le cas du fonctionnaire mécontent, il engage peut-être la responsabilité de milliers d'autres fonctionnaires, parce qu'il les représente. Il peut ainsi s'assurer une minorité dissidente. Que les journaux s'emparent de l'affaire, et voilà l'ordre présenté comme affichant partout la dissension; ne s'agit-il que d'un problème concret, on l'étendra à tous ses principes, en sorte que la démesure du problème permettra à une foule d'incompétents, à tout le public de se prononcer.

<<En effet, quand l'État ou l'Église d'État auraient pleinement conscience d'être dans la vérité et d'avoir le droit pour eux, quand ils seraient assez sains pour éliminer un individu de cette espèce sans craindre de porter préjudice au grand nombre, il ne leur servirait à rien de voir leurs principes fondamentaux soumis à de trop fréquentes discussions. Toute vie, toute existence

possède dans sa donnée première, dans son principe fondamental, sa vie cachée, sa racine vivante d'où procède la force vitale, génératrice de croissance. >>¹⁴

Pour reprendre une image de Kierkegaard, à trop réfléchir sur la digestion, on nuit à sa bonne marche. Les principes fondamentaux d'un ordre établi sont donnés pour s'appuyer dessus en vue d'un développement. Lorsque ses représentants le soumettent à la critique, l'ordre est momentanément en suspension; si la critique tend à devenir permanente, l'ordre établi s'installe dans une sorte de flottement et devient impuissant. Le fonctionnaire mécontent agit à la façon d'un cancer au sein de l'ordre établi, qui ne peut exercer efficacement son action tant que ses principes sont soumis à la discussion. Avec l'oubli de la dialectique qualitative, c'est pourtant ainsi que procède l'esprit révolutionnaire. Lorsqu'on s'applique à être réformateur tout en jouissant de la protection de l'ordre auquel on s'attaque, on le mine traîtreusement de l'intérieur: c'est là afficher un manque de caractère. Malheureusement, ce qui demande peu de courage a toujours la faveur du grand nombre, et cet usage répandu a la fâcheuse conséquence de substituer la quantité à la qualité.

<<Un seul prince suffit, et de même aussi il suffit qu'un seul soit l'Extraordinaire. Qu'une génération entière se mêle d'être roi, qu'une génération entière cafouille dans la vocation d'Extraordinaire: il n'en sortira que du gâchis. Elle ne fera que perdre son temps. La Providence veut-elle nous doter d'un Extraordinaire? Il faudra alors attendre qu'on lui dépêche peut-être, d'abord, un précurseur, un agent chargé de l'épuration et de mettre au rebut tous ces faux prophètes pour apporter

¹⁴Le livre sur Adler, O.C. XII, p.34-35.

à cet état d'indigence et d'absurdité un peu de sens et de nerf. En effet, si toute la génération se met à réformer, le vrai réformateur ne peut plus apparaître dans sa vérité; cette situation, pour reprendre une comparaison précédente, ressemble à un incendie où tout le monde commande, empêchant ainsi le capitaine des pompiers de le faire.>>¹⁵

LE CAS DU PASTEUR ADLER (SUITE)

Derrière ces remarques générales se profilent déjà les vues de Kierkegaard quant à l'autorité politique, dont on reparlera plus loin. Mais tentons de les appliquer au cas Adler et à l'autorité spirituelle. Les autorités ecclésiastiques prennent connaissance du texte où Adler affirme solennellement avoir reçu une révélation. Le contenu de cette révélation apporte une nouvelle doctrine, qui vient heurter celle de l'ordre établi. En effet, en ce qui concerne l'origine du mal, l'Église s'appuie sur l'autorité d'une autre

¹⁵Le livre sur Adler, O.C. XII, p.41. Le rôle du précurseur, de l'agent d'épuration, et qu'on appellera plus loin l'Isolé, est celui que Kierkegaard reconnaît pour lui-même. Il est un Extraordinaire, mais diffère de l'apôtre en ce qu'il n'apporte pas de nouveau, mais opère sur l'ordre ancien une révision. <<Il en faut pourtant une, et tous les dix ans de plus en plus. Il faut alors que la Providence s'empare d'un individu qui serve d'instrument. Un réviseur de ce genre n'a rien de commun avec toute cette bande bavarde de pasteurs et de professeurs de Faculté... cependant ce n'est pas non plus un apôtre, plutôt juste le contraire. Ce qu'il faut à ce réviseur, c'est justement ce dont l'apôtre au fond n'a pas besoin: l'intellectualité, une intellectualité éminente, de plus une connaissance énorme de toutes les coquineries et falsifications possibles, presque comme s'il était lui-même le plus expert de tous les gredins... son rayon vise justement à connaître les falsifications>> (XI 2 A 36). Il s'agit bien de la tâche que s'assigne Kierkegaard: reconnaître les fraudes de la chrétienté et du clergé, puis les dénoncer pour tenter de les rendre impossibles.

révélation, celle de la Bible; et la doctrine du péché originel fait intervenir le Tentateur qui incite à désobéir à l'ordre de Dieu, ce qui n'exprime nullement ni ne laisse sous-entendre qu'Adam et Eve eussent été égarés par de profondes méditations ou par la philosophie spéculative.

D'autre part, la nouvelle doctrine que présente Adler prétend être entrée dans le monde par un fait-paradoxe, par une révélation du Christ. On ne peut par conséquent la juger sur la forme et le fond: elle prétend s'appuyer sur l'autorité divine. En effet, si on veut s'en tenir à la dialectique qualitative, il est impossible de juger de la vérité de la nouvelle doctrine sur le terrain esthétique, en la soumettant à l'épreuve du raisonnement; on peut cependant s'en assurer en répondant à la question suivante: Adler a-t-il véritablement la qualité de l'apôtre, a-t-il reçu par l'autorité de Dieu le mandat de corriger l'ordre établi et de répandre une vérité nouvelle?

L'apôtre est un réformateur, sa tâche est de proclamer la nouveauté qu'il apporte à la face de l'ordre ancien. Sa situation en face de l'ordre établi est celle de l'Extraordinaire. Il ne peut pas trouver sa place au sein de cet ordre qu'il doit renverser, sinon il n'est pas le réformateur, mais plutôt du nombre des fonctionnaires mécontents. Si Adler participe déjà de l'ordre établi au moment de recevoir sa révélation, on ne doit l'attribuer qu'à la circonstance; on est cependant en droit de s'attendre, s'il

est véritablement apôtre, à le voir de lui-même sortir des rangs, à souffrir l'exclusion de l'Eglise pour se rapporter uniquement à Dieu et remplir sa mission. Il devrait être prêt à tout souffrir avec enthousiasme pour la mission que Dieu lui confie: l'incompréhension, la haine, la réclusion, la mort. En effet, le titre d'Extraordinaire a un prix: l'envoyé de Dieu est un homme sacrifié pour les autres hommes, destiné au martyre comme le fut le Christ, le modèle.

Notons enfin que le passage qualitatif de l'ordinaire à l'Extraordinaire ne se fait pas sans risque ni accident. Quand Dieu appelle, le libre arbitre de l'élus doit se manifester: il n'est pas sanctifié par la seule volonté de Dieu. Les élus anciens ont toujours manifesté quelque étonnement ou crainte devant la mission confiée par Dieu. Moïse par exemple, appelé à rassembler son peuple pour le conduire à la Terre promise, s'étonne de ce choix étant donné sa difficulté à s'exprimer, le conteste, et suggère carrément à Dieu de choisir quelqu'un d'autre. La responsabilité de l'élus pour conduire cette mission repose sur un consentement mutuel. Un travail doit d'abord s'effectuer dans la conscience de l'élus avant d'accepter une telle charge, jusqu'à ce que l'humilité s'exprime dans un <<Je suis la servante du Seigneur>> ou un <<Parle, Seigneur, ton serviteur écoute>>. L'élection n'est donc pas un événement instantané.

On suppose bien qu'une révélation divine doit être le plus

lourd des secrets à porter, que ce doit être un soulagement de s'en délivrer sur-le-champ, même de façon chaotique; mais cependant la préparation pour annoncer un message de Dieu demande un temps de retrait et de silence, une initiation à la solitude, où la foi pourra être mise à l'épreuve. Comme le Christ qui s'est retiré au désert pendant quarante jours pour être tenté, Paul se serait retiré du monde pendant trois ans avant d'amorcer sa mission.

Pour l'élus moderne, à la délibération du libre arbitre et à l'initiation doit encore s'ajouter le temps de la réflexion secourable. Par cette réflexion, il doit lui-même trouver le moyen d'introduire son extraordinaire message en lui conservant ce caractère, c'est-à-dire en le plaçant à l'abri du bavardage, d'une critique susceptible de transformer toute l'entreprise en éphémère et risible succès mondain. Le message doit pouvoir corriger l'ordre ancien dans la réalité sans le précipiter dans la confusion. La réflexion secourable conduira également l'élus à reconnaître la nécessité de maintenir la différence qualitative entre le général et l'Exception. Il devra souffrir pour cela, se rendant volontairement odieux au général pour le priver de tout désir de l'imiter ou d'être comme lui. Par amour pour l'ordre établi, il devra se sacrifier pour le servir au meilleur de sa connaissance.

<<Donc, il faut communiquer l'extraordinaire message, l'introduire dans la continuité de l'ordre établi; et l'élus, l'Exception doit, comme on dit, supporter le choc, choc effroyable qui consiste à en être le paradoxe générateur. Il y a ici un double aspect dialectique: d'une part, le choc devient réellement ce qu'il est, au sens décisif de la dialectique qualitative;

d'autre part il s'agit de ménager l'ordre établi dans toute la mesure du possible. Dieu n'est pas un Dieu de désordre, et l'élu n'est pas davantage appelé à semer la confusion pour tout abandonner ensuite. Il est tenu d'aimer l'ordre établi et doit par suite être prêt à se sacrifier.>>¹⁶

Donc Adler prétend avoir reçu une révélation en décembre 1842. On peut examiner son cheminement en quête des signes qui nous permettraient de reconnaître l'Exception. En juin 1843, soit six mois après cet événement extraordinaire, à l'occasion de la publication de quelques sermons et discours, Adler claironne dans son avant-propos que certains de ces textes sont directement inspirés par Dieu, sa main n'ayant été qu'un instrument: on peut constater tout de suite que la réflexion secourable, à tout le moins, lui fait défaut. En effet, comment un jeune prêtre pourrait-il mieux briller sous le regard de ses semblables? Comment ne pas espérer être l'objet d'une telle grâce? Quel rapport la nouvelle doctrine sur l'origine du mal entretient-elle avec celle de la Genèse? Adler ne pouvait pas espérer introduire la vérité nouvelle dans la continuité de l'ordre établi simplement en racontant son expérience dans l'avant-propos d'un recueil de sermons. En outre, il n'a rien fait pour préserver la qualité extraordinaire de cette révélation: jetée sur le papier, elle est donnée en pâture aux critiques, et la voilà aussitôt au niveau du bavardage.

Adler se devait néanmoins de justifier sa position devant les autorités ecclésiastiques, dont il relevait à ce moment. Notons

¹⁶Le livre sur Adler, O.C. XII, p.63.

encore que sa prétendue révélation ne le poussa pas de lui-même à quitter sa charge pastorale, ni à s'envelopper de silence. Deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles Adler continua paisiblement à composer études et sermons, à sa satisfaction personnelle et à celle de ses paroissiens. Quand la note discordante d'une révélation dérangerait enfin les autorités de l'Eglise au sein du grand concert spéculatif, elles finirent par le sommer de s'expliquer. L'interrogatoire visait évidemment à l'amener à préciser sa position, pour s'assurer sinon de son orthodoxie, du moins de sa santé mentale.

Dans une première question, les autorités lui demandent positivement de reconnaître qu'il était dans un état de trouble et d'exaltation au moment d'écrire et de publier ses Études et Sermons; à quoi Adler répond que non, étant en mesure de justifier le sens et la cohérence de ces propos. Disposé à défendre ses idées nouvelles sur le terrain de la logique, Adler semble ici vouloir passer sous silence ce qui attire sur elles l'attention: qu'elles sont le fruit d'une révélation. Il reconnaît toutefois le caractère étrange, choquant, abrupt de ces idées, et dit comprendre qu'elles aient pu inquiéter l'autorité de l'Eglise; il sollicite en conséquence le temps de les mûrir afin de transformer ce qui lui apparaît comme une ébauche et en développer le contenu de façon à le rendre plus conforme à l'Écriture Sainte. Voilà qui donne enfin la preuve qu'Adler n'a pas eu de révélation, et ce bien qu'il ne se soit pas formellement rétracté sur ce point.

Il n'a pas la vocation de l'apôtre: il ne veut pas appliquer par ces idées en question un correctif à l'ordre établi, au sein duquel il veut conserver sa place; en outre, il n'invoque pas l'autorité divine, mais plutôt le pouvoir persuasif de la logique en faveur de la vérité. Admettons pourtant un seul instant qu'il ait eu quand même, dans un fracas terrible, une révélation: un seul homme a-t-il l'imagination qu'il faut pour bien voir le culot d'Adler à considérer comme une ébauche, à demander de mûrir et transformer que ce le Christ lui-même lui a ordonné de noter! Un tel mépris de la vérité ne saurait de toute façon caractériser son témoin, le véritable apôtre.

Adler a contourné la question de sa révélation, et n'a donc rien rétracté. De leur côté, les autorités de l'Eglise refusent de croire qu'il est possible de prouver la cohérence des écrits en question. Elles reviennent donc à la charge, lui demandant plus subtilement cette fois de préciser s'il reconnaît comme sujet à l'exaltation un homme tenant compte d'une révélation telle que celle qu'il décrit dans l'avant-propos de ses Sermons. Adler répond qu'il a noté dans son avant-propos avoir reçu l'ordre de s'en tenir à la Bible; que c'est donc aux révélations de la Bible qu'il s'en tient. Il omet encore une fois de rétracter la révélation qui est en cause, celle qui lui a été impartie personnellement, lui enjoignant de s'en tenir à celle de la Bible. Il serait capital qu'il se prononce sur cette révélation, parce qu'elle le distinguerait qualitativement du chrétien ordinaire. Il en parle

désormais comme d'un événement au cours duquel il a été saisi par la foi, et sauvé de façon miraculeuse.

Pour Kierkegaard, il ne fait aucun doute qu'Adler ne se comprend pas lui-même¹⁷. Il n'est pas formé à la dialectique qualitative mais, bien qu'il ait pu livrer sa Logique subjective aux flammes, formé à la dialectique hégélienne, pour laquelle les déterminations d'apôtre, d'éveillé religieux ou d'exalté sont des attributs qu'on peut utiliser indistinctement pour désigner un seul type d'homme. On l'a déjà dit, Adler est le prototype du chrétien embrouillé par la philosophie spéculative; objet d'une prétendue révélation qu'il n'a jamais voulu rétracter, dépourvu de la critique secourable qui l'eût préservé de commettre une bêtise telle que la sienne, l'Eglise danoise l'a déposé de sa charge en concluant de son esprit troublé.

Si l'Eglise a usé dans l'immanence de son autorité, dans ce cas pour se défaire d'un de ses fonctionnaires mécontents,

¹⁷Il semble que Kierkegaard ait connu une expérience personnelle de la grâce, phénomène qui avait peut-être troublé Adler. Le 6 Avril 1838, il notait dans son Journal cet incident qui n'est pas sans rappeler la nuit de feu de Pascal: <<Il est une joie indescriptible, qui nous brûle de part en part aussi mystérieusement que le cri de l'apôtre éclate immotivé: <<Soyez joyeux, je vous le répète: soyez joyeux.>> Non telle ou telle joie particulière, mais le cri débordant de l'âme <<avec la langue et la bouche et du fond du cœur>>. <<Je me réjouis par ma joie, de, dans, avec, chez, sur, par et avec ma joie>> -- il est un refrain céleste qui soudain, semble-t-il, coupe court à tous nos autres chants; une joie qui, telle une brise, apaise et rafraîchit, un coup de l'alizé qui du chêne de Membré souffle aux demeures éternelles.>> (II A 228).

Kierkegaard toutefois n'applaudit pas. Il est pour le moins étrange que l'Eglise danoise, qui réclame l'autorité spirituelle pour interpréter la révélation du Christ, suspende un de ses ministres se prévalant d'une telle révélation. Le cas Adler offrait à l'Eglise l'opportunité de légiférer en quelque sorte, de se prononcer sur l'autorité divine que confère la révélation, ce qu'elle a omis de faire.

C'est pour avoir jeté l'ombre d'une impertinente révélation qu'Adler a été destitué, non parce qu'il s'acquittait mal de l'administration de sa paroisse; les autorités ont conclu au dérangement de son esprit, parce que sa révélation et son contenu étaient logiquement indéfendables. La cause en est que l'Eglise danoise, participant du mouvement de son époque, donc influencée elle aussi par la philosophie spéculative, repose en partie sur de faux principes; elle justifie bien son existence sur la base d'une révélation, mais le fait de révélation en lui-même ne saurait plus trouver de place dans le Système hégélien qui la domine.

Le cas Adler est le point de départ de la dialectique de l'autorité de Kierkegaard, qui l'a amené à reconnaître nettement que le chef de l'Eglise danoise ignorait lui-même le sens de son autorité. Maître de la réflexion secourable, sans l'autorité de l'apôtre cependant, le sacrifice, le grand combat de Kierkegaard consistera à dénoncer cet égarement. S'il a déjà été tenté par une fonction au sein de l'Eglise officielle, il souffrira l'exclusion

de la nouvelle orthodoxie raisonnante jusqu'à la fin, dans le but d'éclairer la chrétienté sur le christianisme et le rôle de l'Eglise.

LE ROLE DE L'EGLISE

On a déjà entrevu de quelle façon la théologie hégélienne, par la voix de ses professeurs et pasteurs, s'entend à prouver la vérité du christianisme: sur la base du raisonnement, en empruntant les instruments de la science. Ainsi, dix-huit siècles d'histoire et des millions de chrétiens à travers le monde sont les preuves expérimentales qui confirment l'hypothèse de la vérité du christianisme. Or la doctrine chrétienne s'est présentée au monde en se donnant elle-même pour une vérité éternelle; il s'agit d'une vérité paradoxale, c'est-à-dire qu'elle scandalise la raison, parce qu'elle relève de la sphère de la transcendance. Elle n'est pas donnée pour être soumise à l'examen des hommes, mais tout au contraire pour les mettre à l'épreuve.

Une petite digression nous permettra peut-être de mieux comprendre l'étendue de cette erreur qui consiste à vouloir assimiler la foi à la raison. On a déjà dit que le paradoxe est précisément donné pour s'opposer à la raison.¹⁶ Ici vient s'ajouter

¹⁶Comme on l'a vu chez Platon (p. 21, note), l'opposition de la raison et de la foi est moins une lutte pour l'exclusivité

l'idée que la foi n'est pas assimilable à une forme de connaissance, fut-elle irrationnelle; non, la foi n'apporte absolument aucune connaissance, elle est une mise à l'épreuve. On peut s'éclairer sur la nature de la foi en se reportant à Crainte et tremblement (1843), où Kierkegaard justifie l'appellation de Père de la foi accordée traditionnellement par l'Eglise à Abraham.

On connaît bien la situation. Dieu promet à Abraham un fils qui lui donnera une nombreuse descendance: Isaac. Dieu ordonne ensuite à Abraham d'immoler Isaac. Comment Abraham pourrait-il alors avoir une nombreuse descendance? Voilà quelque chose qui s'oppose à la raison, au bon sens qui caractérise tout homme. Dans son obéissance, Abraham marche pendant trois jours, ce qui montre bien qu'il n'agit pas par impulsion, suivant la route que Dieu lui indique avec l'intention de s'exécuter. C'est ici qu'on reconnaît la foi: elle ne confère pas à Abraham quelque connaissance que ce soit; elle est le calvaire de soumettre sa raison, de songer, indifférent à l'action, que sa décision va l'isoler pour toujours

qu'une complémentarité. <<...c'est une opinion superficielle de croire que l'absurde n'est pas un concept et qu'il héberge indistinctement toutes sortes d'absurda. Non, le concept de l'absurde est précisément de comprendre qu'il ne peut et ne doit pas être compris. C'est là une catégorie négative, mais aussi dialectique que n'importe quelle catégorie positive. L'absurde, le paradoxe est d'une texture telle que la raison ne peut par elle-même le dissoudre en non-sens ni montrer que c'en est un; non, c'est un signe, une énigme, une énigme de structure dont la raison doit dire: je ne peux la résoudre, elle n'est pas à comprendre, mais de là ne s'ensuit pas que c'est du non-sens. Il va de soi cependant qu'à supprimer complètement la foi, à écarter tout ce domaine, la raison se fait alors présomptueuse et conclut peut-être: ergo le paradoxe est non-sens.>> (X 2 A 354).

du reste des hommes, en ce qu'il s'apprête à transgresser l'éthique générale, pour n'être plus compris que par Dieu. Voilà en quoi consiste l'épreuve de la foi, dont la nature n'offre pas de prise au changement. Il est évident pour Kierkegaard qu'aujourd'hui encore, la foi s'acquiert en vertu d'une décision, d'un saut, de l'obéissance à Dieu qui isole du reste des hommes, quoi qu'en disent les pasteurs qui rassemblent le dimanche la chrétienté en troupeaux. Mais laissons ces moutons pour revenir aux nôtres.

«Pour que l'être et le devenir chrétiens aient une réalité décisive sur le plan qualitatif, il faut en premier lieu supprimer l'illusion de toute la post-histoire en sorte que, pour devenir chrétien en 1846, l'on doit être le contemporain du christianisme naissant dans le sens où l'étaient les contemporains d'il y a dix-huit cents ans.»¹⁹

Le détour serait certainement beaucoup trop long si on s'avisait d'exposer dans son ensemble ce problème, que le pseudonyme Johannes Climacus a traité de façon exhaustive dans les Miettes philosophiques (1844) et le Post-scriptum définitif et non-scientifique aux Miettes philosophiques (1846), auxquels on peut se reporter. Qu'il suffise de mentionner que la situation du chrétien moderne est devant la foi essentiellement la même que celle d'Abraham ou de celle du chrétien vivant sous Auguste. Cependant, l'Eglise et son histoire s'interposent entre Dieu et l'homme; le chrétien moderne oriente plus ou moins son existence sur les exigences des chefs de l'Eglise, ce qui le dispense des exigences sévères du Nouveau Testament, sur lesquelles les premiers chrétiens

¹⁹Le livre sur Adler, O.C. XII, p.75.

basaient toute leur existence.

On ne devient pas chrétien parce que les générations qui nous ont précédés étaient chrétiennes. Lorsqu'un chrétien met un enfant au monde, il ne lui transmet pas le christianisme pêle-mêle au travers de son bagage génétique; il faut toute une naïveté pleine de bonne foi pour penser que le baptême en bas âge fait de l'enfant un chrétien au sens où l'entend le Nouveau Testament. Comme Jésus l'expliquait à Nicodème (Jn 3,5), la chair est chair, il faut une seconde naissance à l'Esprit. Cette seconde naissance n'est possible que par un acte de volonté de l'individu, par le repentir; la phylogenèse n'y trouve rien à faire. Pourtant la chrétienté moderne, notamment le protestantisme, n'a que trop tendance à interpréter le salut annoncé aux hommes comme quelque chose d'acquis une fois pour toutes. C'est ainsi qu'on raisonne: le Christ est mort une bonne fois, tout le monde est sauvé, il n'y a plus à y revenir; il ne reste qu'à jouir des plaisirs de ce monde.

Lorsqu'on s'appuie sur les siècles d'histoire de l'Eglise pour s'assurer sans trop l'approfondir du salut par le sacrement du baptême, on évite soigneusement d'avoir à accomplir le saut, de prendre la décision en face de laquelle se trouve l'homme confronté au message du Nouveau Testament. Ce message relève du paradoxe, il est fait pour scandaliser la raison, et devrait nécessairement provoquer l'acceptation ou le rejet; mais les siècles d'histoire ont pour effet d'accorder quelque vraisemblance à la vérité du

christianisme, et de créer une force d'inertie en regard de ce qu'exige la foi. La foi de nos ancêtres ne peut rien ajouter à la nôtre; la situation de chaque chrétien est de repartir à zéro en face de la doctrine chrétienne: c'est cela se faire contemporain du Christ, ce n'est qu'ainsi qu'on peut se soumettre à l'épreuve de la foi. «Car la contemporanéité, c'est cette tension qui empêche précisément de laisser les choses en suspens et vous force à être scandalisé ou à croire.»²⁰

Ainsi une critique comme celle de Feuerbach à l'endroit de la doctrine chrétienne applique un remède à cette force d'inertie. Il s'agit en effet d'un homme devenu résolument matérialiste, qui se fait contemporain du message chrétien et qui s'en trouve scandalisé; confronté à une doctrine qu'il ne peut volontairement accepter, c'est sur la base d'une décision qu'il rejette le christianisme, ce qui n'engendre aucune confusion. Se détournant de la foi, Feuerbach fait moins de tort au message chrétien en l'attaquant directement que le chrétien tiède qui s'en réclame sans conviction, par son laisser-aller. Cependant, il y a toujours un écart entre la situation idéale et la situation réelle. La critique de Feuerbach est saine sur le plan des idées, parce qu'elle conduit vers un choix décisif; mais elle contribue dans les faits à obliger une Eglise moderne, moins soucieuse, dans son prosélytisme, des idées que de vraisemblance, à se cramponner davantage à son histoire; car il faut bien reconnaître d'autre part que des

²⁰Le livre sur Adler, O.C. XII, p.79.

millions d'hommes entretiennent peu de rapports avec le monde des idées, qui préfèrent le confort de s'en tenir aux usages à l'obligation de choisir ce qui pourrait bouleverser leur existence.

Pour secouer dans les faits la torpeur de millions de chrétiens, une révélation comme celle dont s'est prévalu Adler aurait pu apporter un stimulant efficace en regard de la contemporanéité. La venue d'un apôtre authentique eût forcé l'Eglise à se détourner de la spéculation sur la base de ses dogmes, pour se tourner à nouveau exclusivement vers la vérité révélée; elle eût semé le désordre dans le banc de poissons de la chrétienté, où chaque individu eût été confronté à l'épreuve de la foi, comme le furent les contemporains du Christ.

Quoiqu'on ne puisse parler d'Adler comme d'un apôtre, il s'agit d'un homme bouleversé qui attire suffisamment l'attention sur la révélation. Si un tel cas se présentait encore aujourd'hui, on soupçonnerait immédiatement l'hystérie avec tout le sérieux qu'on accorde à l'homme raisonnable; on s'attendrait aussi à ce que le prêtre fasse écho au psychiatre. Parce qu'elle repose dorénavant en partie sur de faux principes, il ne fait aucun doute pour Kierkegaard que l'Eglise a manqué à son devoir. Ses chefs auraient dû aider Adler à se comprendre lui-même en regard de sa prétendue révélation; or ils n'ont jamais cru à la possibilité d'une révélation dans ce cas, bien qu'ils prêchent que c'était possible il y a dix-huit siècles. C'est pourquoi on a conclu qu'il avait

l'esprit malade. En vérité, l'Eglise a perdu le fil d'Ariane de la foi; si elle n'était pas aveuglée par le rationalisme, elle eût statué sur la révélation, eût signalé le réveil religieux d'Adler, et l'eût sommé d'exercer hors de l'Eglise sa vocation d'apôtre ou de se rétracter.

Les faux principes de l'Eglise sont à l'origine de nombreuses fraudes. Le combat de Kierkegaard sera de les signaler pour le maintien de l'ordre, de la tradition chrétienne. On a déjà vu comment il s'assigne le rôle de réviseur pour le compte de l'ordre établi. C'est bien malgré lui qu'il fut réduit à attaquer l'Eglise. Poète religieux, il se veut le défenseur idéal du christianisme: il en expose toute l'exigence aux yeux d'une chrétienté gâtée par l'indulgence de la réforme luthérienne, d'un clergé soucieux de bien-être et de décorations. Pour le cas où le chef de l'Eglise, l'évêque Mynster, eût été homme de caractère et eût gouverné avec autorité, eût proclamé et appliqué toute la sévérité du christianisme, il eût servi l'ordre établi et trouvé en Kierkegaard un puissant allié. Cependant Mynster était un lâche. Après les désordres révolutionnaires de 1848, il consentait à consacrer évêque le chef des libéraux, et à participer à un vote sur les affaires ecclésiastiques plutôt que de défendre l'autorité de l'Eglise contre l'impudente volonté de la foule.

Puisque le chef de l'Eglise rampait devant le public pour conserver sa sympathie, Kierkegaard se trouvait seul à vouloir

défendre la tradition chrétienne, l'ordre établi de son Église. On a ici l'exemple curieux d'un conservateur qui attaque une institution, et qui eût souhaité que son chef ait beaucoup plus de caractère pour s'opposer à lui... A ce moment, plus personne ne veut gouverner, sinon cette abstraction faite pour contourner toute décision, pour dissoudre toute qualité: le nombre, la foule. Le rôle de l'Église est de prêcher le christianisme avec autorité, parce que le Christ s'est exprimé pour chaque individu avec l'autorité divine; l'Église ne doit en aucun cas faire reposer la vérité sur le nombre, sur une majorité ou sur un vote.

«Ma vue d'ensemble -- ce que j'ai toujours affiché -- est que ce n'est pas le gouvernement mais la foule qui est le mal; et c'est pourquoi les vrais Extraordinaires devraient prendre pour cible la foule en défense du gouvernement. Mais d'un autre côté, un Extraordinaire est quelque chose d'autre qui diffère d'un fonctionnaire. Il a d'abord à prendre position, mais de façon, grâce à une escrime dialectique, à ne pas dissimuler les tares de l'ordre existant -- après quoi il verra si peut-être l'ordre établi veut le rejeter ou le réduire à un mouvement au sens d'une opinion.»²¹

Soucieux de pouvoir temporel et de la faveur de l'opinion publique, Mynster refuse d'entrer dans la dialectique de Kierkegaard, et rejette sa position pour s'en tenir au puissant mouvement de la majorité, où la vérité est dans le nombre. On comprendra ainsi son indignation lorsque Mynster sera appelé témoin de la vérité, maillon de la chaîne des apôtres par son successeur. La violente polémique de L'Instant (1855) trouve son origine dans le mensonge institué par la Réforme de Luther, qui est devenue dans

²¹X 3 A 585.

les faits moins une révision religieuse que politique.

LES CONSÉQUENCES DE LA RÉFORME LUTHÉRIENNE

Au moment où l'Eglise danoise participe du mouvement de son époque et cherche à perfectionner le christianisme, on assiste donc à une dégénérescence et au ramollissement de l'ordre établi. Une mauvaise assimilation par le clergé de la réforme luthérienne est à l'origine des manquements de l'Eglise à la défense de son ordre. Les effets déplorables gravitent autour d'une cause précise, en l'occurrence le problème de la mondanisation du clergé. La révolte contre l'autorité papale et les retouches à la dogmatique font de Luther un réformateur important au sein du christianisme, et ses mérites tout autant que ses erreurs sont mesurés par Kierkegaard à la lumière de la dialectique qualitative.

Lorsque Luther affirme la primauté de la grâce sur les oeuvres, il applique un correctif à une situation dont le Moyen Age a pu abuser. Si en effet on peut penser qu'à son époque le jeûne et les privations ont pu développer chez leurs adeptes cloîtrés une sorte de saint orgueil, inefficace pour le salut, on comprend que Luther pouvait bien marier une nonne en guise de provocation -- on sait ce qui rapproche la foi et le scandale --, en sachant déjà à seize ans qu'il pouvait tout de même s'acquitter de l'ascèse. Parce que l'ascèse s'est avérée insuffisante pour lui, il devait aller

au-delà. Seulement il faut bien comprendre que pour garantir sa doctrine du salut par la seule grâce, il était absolument nécessaire pour Luther de passer par l'étape spirituelle de l'ascèse, la première découlant de la seconde. Le problème vient de ce que Luther est réformateur, mais n'est pas dialecticien; il n'a pas non plus de précurseur formé à la dialectique qualitative. Luther n'est pas un moderne, la réflexion secourable lui a totalement fait défaut.

Admettons quand même que le salut par la seule grâce s'applique au cas de Luther. La source du malentendu est qu'il applique à chaque chrétien ce qui caractérise sa propre expérience spirituelle; il proclame une doctrine dont il est personnellement le paradigme. Or il n'est pas donné à chacun de pouvoir renoncer volontairement à tout, et d'être élevé de surcroît par l'angoisse jusqu'au salut par la grâce. Cependant quelle aubaine pour le luthérien, désormais dispensé de l'ascèse pour avoir tout de suite l'assurance de son salut par la grâce; il n'a pas à se former par la sévère éducation chrétienne qui fut le lot de Luther, non: le maître l'a déjà fait pour lui, comme le Christ est déjà mort pour lui. Le but suprême n'est plus de tout donner aux pauvres, de renoncer aux plaisirs de ce monde, de sacrifier sa vie pour les autres. C'est ainsi que le luthérien est devenu mondain: il ne lui reste plus qu'à jouir de cette vie, à s'assurer des meilleurs avantages, à fonder une famille, à briller dans les salons, en étant toujours justifié par la doctrine du maître. Voilà à peu près

la situation du clergé danois au XIXe siècle.

Pour le christianisme, le résultat est navrant: des prêtres-fonctionnaires, de braves gens qui déclament l'Évangile le dimanche, mais qui s'affairent le reste de la semaine aux mêmes tâches que le commun des mortels: fonder une famille, assurer leur sécurité financière, chercher de l'avancement dans la hiérarchie ecclésiastique. A part lui, Kierkegaard les appelle des vampires, qui vivent du sang des martyrs de l'Église. La charge de pasteur est devenue un gagne-pain, ni plus ni moins. Sous la couverture hypocrite d'une relation personnelle à Dieu, << dans les heures silencieuses >>, plus personne ne se sent obligé de vivre en conformité avec le message du Nouveau Testament, à imiter le Christ et les premiers chrétiens, puisque tout le monde s'entend à reconnaître chacun comme chrétien. Chercher d'abord le Royaume de Dieu, ce n'est plus le sérieux véritable pour un chrétien, non; un bon emploi, bien rémunéré, voilà ce qui importe. Cependant le christianisme authentique est autre chose. Les hommes en sont venus à jouer au christianisme comme on dit qu'on joue à la guerre: dans l'abstrait, sans danger, sans implication. On peut établir le même rapport entre le christianisme du Nouveau Testament et la chrétienté moderne avec la guerre véritable et un jeu de guerre. Cependant le fidèle n'est pas si dupe, et dans cette situation le prêtre a perdu, au fond, toute crédibilité.

<< Prenons seulement ce brave type de Tryde. A l'ordination du pasteur Kofoed-Hansen, il déclame ému que ces temps-ci le serviteur du Seigneur doit tout

particulièrement considérer qu'il met sa vie en jeu. Cui merci! ce Tryde, il voudrait bien... si! Et ce détail merveilleux de l'histoire: il est notoire que Kofced-Hansen avait introduit une demande au ministère pour retirer sa candidature, et pourquoi? parce que le poste rapportait quelques centaines de thalers de moins que ce qu'il avait cru. Et Tryde le savait. Je ne fais pas d'objection contre Kofced-Hansen, il n'est pas homme à planer si haut, mais Tryde! Comment veut-on que toute la communauté ne soit pas démoralisée!...>²²

Dans ces conditions, il s'agit de défendre le christianisme non plus contre le paganisme, mais contre la chrétienté. D'ailleurs, le christianisme dans un tel état de délabrement se rapproche étrangement du paganisme. Kierkegaard insiste sur le fait qu'il devrait y avoir une différence entre un pasteur et un acteur. Ce dernier doit nous fournir l'impression d'incarner son rôle à la perfection, nous émouvoir si possible jusqu'aux larmes ou nous faire rire; tout se passe sur scène, et on ne s'attend pas à le voir persister dans son rôle lorsqu'on le rencontre dans la rue. Le pasteur, au contraire, ne devrait pas se contenter de nous émouvoir pendant ses sermons, mais continuer à incarner son rôle d'éducateur en dehors de ses envolées lyriques du dimanche. En outre, Kierkegaard attire l'attention sur l'ivresse sensuelle de l'acteur qui s'abandonne aux passions en éprouvant le pouvoir qu'il exerce sur les spectateurs, au point de devenir mélancolique s'il est trop longtemps sans jouer, parce que lui manque cette intensification qui agit comme une drogue. Il rapproche cette constatation du fait qu'un pasteur lui a raconté que l'évêque Mynster, tombé malade quelques jours, ressentait un besoin nostalgique de prêcher...

²²X 2 A 55.

<<Pour Mynster, pas plus que de marcher sur la tête, ce lui est aussi impossible, en face d'un dialecticien même quelconque, de montrer la différence entre un prédicateur de son style et un acteur. Car la différence du pasteur au comédien est justement ce trait existentiel que le pasteur est pauvre... quand il prêche sur la pauvreté, outragé quand il prêche de subir des outrages, etc., etc.; tandis que la tâche de l'acteur est de tromper en écartant complètement sa propre existence -- celle du pasteur est au sens le plus profond de prêcher par sa vie.>>²³

C'est du chef de l'Eglise dont il s'agit! Si l'Eglise d'Etat devait poursuivre dans la voie où elle s'est engagée, la proposition de Kierkegaard est de regrouper, par souci d'honnêteté, le théâtre et les cultes sous le même ministère. C'est ainsi que le christianisme serait devenu effectivement du paganisme. En effet, l'Eglise se placerait ainsi à une distance infinie de la prédication des Apôtres.

<<Pour Mynster il serait aussi impossible, ce serait l'impossibilité suprême de prêcher en place publique, encore que prêcher dans les églises soit presque devenu du paganisme et du théâtre, et Luther a bien raison de fulminer qu'au fond on ne devrait pas prêcher dans les églises. Dans le paganisme le théâtre était le culte -- dans le christianisme les églises sont devenues couramment le théâtre. Et voici comment: on trouve agréable, non dépourvu d'un certain plaisir, de se tenir ainsi par imagination une fois la semaine en communication avec le ciel. Mais pas davantage. Et c'est tout ce qu'est devenue la norme des sermons en Danemark. De là cet art des distances -- même dans les plus balourds des sermons.>>²⁴

Luther était certainement un homme Exceptionnel dans la dialectique de Kierkegaard; cependant il n'a pas su, à défaut de

²³X 2 A 149.

²⁴IX A 39.

cette dialectique, préserver ce caractère d'exception en face de la généralité, en sorte que chaque homme ordinaire a pu en usurper la qualité. On voit bien ici que la situation se trouve complètement retournée quand, à l'occasion d'une réforme, tout le monde se mêle d'être l'Exception. Quand Luther affirmait qu'on ne devrait pas prêcher dans les églises, sans doute voulait-il signifier qu'il ne faut pas s'associer à une Église qui s'alourdit de matériel, par simonie ou par intrigue politique, un peu dans le même esprit que le Christ chassant les vendeurs du temple; que l'Église devrait avoir le souci de se purifier de ce qui la rattache à ce monde, car le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Ne pas prêcher dans les églises, cela veut certainement dire prêcher par sa vie, comme le Christ et les apôtres, au temps où l'Église était immatérielle, invisible.

EGLISE INVISIBLE ET ROLE DE L'ISOLÉ

Si Kierkegaard est considéré comme une menace par les chefs de l'Église, c'est qu'il utilise son génie pour mesurer l'état de cette institution à l'échelle de l'idéal, ce que ne sauraient soutenir des dirigeants sans caractère. Le christianisme se rapporte à l'esprit, tandis que dorénavant l'institution de l'Église relève plutôt de l'organisation sociale. En vérité, il importe moins de maintenir la puissance de l'Église pour elle-même que d'amener l'individu au réveil religieux. De ce point de vue,

Kierkegaard va jusqu'à saluer l'existence des sectes²⁵ qui, si elles peuvent donner dans l'erreur en s'écartant de l'orthodoxie, ont du moins l'avantage d'attirer l'attention, d'opposer un réveil en face de la somnolence de l'Eglise. Aussi le christianisme portait en lui une plus grande possibilité de scandale en vue de la décision lors de son entrée dans le monde, c'est-à-dire lorsqu'il n'était qu'une secte.

Provoquer cette décision qui fait qu'on rejette une vérité paradoxale ou qu'on effectue le saut dans la foi est un point capital, c'est à quoi devrait s'employer le clergé. Or l'Eglise moderne s'en montre bien incapable, elle est trop soucieuse du nombre. C'est pourquoi dans son oeuvre poétique, dont la visée indirecte est de confronter son lecteur au religieux par la voie de l'esthétique, Kierkegaard ne parle jamais de l'Eglise, mais fait plutôt référence à la catégorie de l'Isolé. La tâche de ce maître en christianisme est de faire accoucher la décision du disciple par communication existentielle, c'est-à-dire en actes, par sa vie, de sorte qu'un muet pourrait s'en acquitter; ou encore l'accoucher par la maïeutique. Par exemple, le pseudonyme Climacus, dans le Post-scriptum, utilise la voie socratique lorsqu'il est moins préoccupé

²⁵XI 1 A 407. Son père avait d'ailleurs entretenu des liens étroits avec la secte des Frères moraves, ou Frères bohêmes. Cette communauté, dont l'origine remonte aux courants réformistes de l'époque de Jean Hus, se fonda définitivement en 1722 en Allemagne, sur les terres du comte Zinzendorf (Haute Lusace). De là, ils se répandirent un peu partout (Alaska, Antilles, Himalaya, Afrique du Sud). Vie simple et communautaire, centrés sur l'Évangile, Jésus comme seul médiateur, usage de la communion administrée par un prêtre saint à un vrai fidèle.

de vulgariser les vertus du chrétien que de démontrer à son lecteur la difficulté qu'il y a à le devenir.

«La tradition était de s'affairer avec tant de zèle pour amener des foules -- si possible tous les hommes -- à adhérer au christianisme, qu'on en oubliait et n'y regardait pas de si près, si ce à quoi ils adhéraient était bien du christianisme. Mon point de vue c'est au plus haut degré de veiller exactement à rendre clair ce qu'est le christianisme quand bien même personne, pas même moi, ne pourrait y entrer.»²⁶

Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde, le christianisme appartient au monde de l'esprit. Et bien qu'il fait de l'Isolé son instrument, Kierkegaard ne veut rien enlever à l'autorité de l'Eglise. C'est sans doute qu'il lui reconnaît une double nature, comme Anti-Climacus le fait pour l'homme dans La maladie à la mort (1849). L'homme y est décrit comme une synthèse de corps et d'esprit, de fini et d'infini, de liberté et de nécessité; ce qui libère du temporel, qui édifie en direction de l'esprit, c'est le moi qui s'accroche à un tiers: à l'idéal ou à Dieu. L'Isolé n'est nommé comme tel que dans le Journal. On peut aisément le situer dans la dialectique de l'existence de Kierkegaard. Il est isolé par rapport au général, c'est-à-dire qu'il a intégré la synthèse que constitue sa propre nature, il exprime le caractère unique, propre à chacun, qui est le sien; il s'aligne en outre sur un tiers plus grand que lui, dont il reconnaît l'autorité: on peut reconnaître l'homme singulier ordinaire, exempt des déterminations de la foule dont il subit les pressions, qui reproduit et défend au besoin

²⁶X 3 A 357.

l'ordre établi. Ce que la réflexion devra cependant ajouter à la foi de cet Isolé, s'il veut être chrétien, c'est que le tiers par excellence est Dieu lui-même, de qui vient toute autorité.

«<Chrétiennement, au sens le plus strict, il n'y a pas d'Eglise établie, seulement une militante. C'est là le premier point. Le second, c'est cependant qu'en fait il y en a une. Celle-ci, il ne faut à aucun prix la renverser, non, mais il faut qu'au-dessus d'elle, comme une possibilité d'éveil, plane cette idéalité supérieure que, pour un chrétien, rigoureusement, il n'y a pas au fond d'Eglise établie.>>»²⁷

Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'autorité est prêtée par un tiers plus élevé, Dieu en l'occurrence. Ainsi le chrétien ne doit s'accrocher ni à l'Eglise établie, ni à l'apôtre en lui-même, qui ne sont que les intermédiaires du contenu d'un message que Dieu adresse aux hommes par son autorité. Kierkegaard avait cette image qu'un mandataire ne s'imagine pas bêtement posséder tout l'argent qui lui passe par les mains; il se sait fondé de pouvoir au service du financier. Si l'Eglise passe outre la dialectique qualitative, si elle ne maintient pas la distance entre elle et l'idéal et s'approprie en conséquence l'autorité que Dieu lui prête, elle s'est fourvoyée; dans ce cas, il est indiqué de lui administrer un remède, dût-il être amer.

La médecine appropriée dans un tel cas n'est certainement pas de jeter l'alarme. La foule voudra se prononcer, et la dialectique qualitative sera une fois de plus mise au rancart. Il faut de la

²⁷X 3 A 415.

réflexion, et il n'y a que l'Isolé désireux de se sacrifier à titre de réviseur qui soit en mesure d'accomplir cette besogne. Dans ce cas, ce dernier ne rapportera son existence qu'à Dieu, comme l'a fait par exemple Kierkegaard, et ne saurait par conséquent se retrouver dans les rangs d'un clergé se rapportant directement à l'Eglise; il ne s'agit pas ici de celui qui annonce la vérité, ce qui serait le rôle du clerc à l'intérieur d'une Eglise bien dirigée, mais de son précurseur en quelque sorte, celui qui cherche à frayer un chemin pour que la vérité se manifeste. Différent de l'apôtre parce que sans autorité, il doit néanmoins vouloir souffrir volontairement la persécution qu'il ne manquera pas de subir. Non moins que l'apôtre, l'Isolé, en tant qu'homme singulier, est tenu d'aimer l'ordre établi plus que lui-même.

LE CLERGÉ COMME INTERMÉDIAIRE

Si l'Isolé est une catégorie différente de celle du clerc, cette dernière n'en demeure pas moins essentielle pour l'Eglise. Kierkegaard évalue que les membres du clergé devraient toujours se poser, un peu comme au Moyen Age, à titre de catégorie intermédiaire entre les hommes et l'idéal. Le Christ n'a pas incarné un professeur, il n'y a pas qu'à interpréter son enseignement. L'existence chrétienne n'est pas pure réflexion. D'ailleurs, relativement à l'existence, Jésus n'enseignait pas le pourquoi, mais le comment. Et ce comment est essentiellement

composé de renoncement, de sacrifice. Il y a différents degrés de perfection sur la voie de l'imitation du Christ, et le rôle du clerc est d'en représenter un des plus hauts modèles par son existence, fût-il silencieux toute sa vie. Sa qualité première n'est pas l'éloquence, mais l'humilité dans l'obéissance.

L'autorité, dans l'immanence, renvoie toujours à un rôle social. Dans la sphère du paradoxe, où se situe l'autorité du clerc, doit être pris en charge un rôle singulier d'édification. Non par des discours, mais par sa propre obéissance, il doit apprendre aux hommes à obéir. Il s'est retiré du monde, où l'autorité est prêtée pour commander; il tient son autorité de ce que sa cause est la vérité, et devient un modèle à la mesure de son obéissance. Il faudrait donc éviter l'erreur du catholicisme, dont le clergé sévère s'est prévalu par égoïsme de son autorité pour étendre son pouvoir au contrôle sur les hommes, qu'on songe aux hauts dignitaires de l'Eglise qui intriguent en politique ou aux chrétiens extraordinaires qui brillent par leur austérité. De plus, les modèles de perfection chrétienne ne doivent pas se trouver dans les cloîtres: se retirer du monde doit être un mouvement de l'esprit, les clercs devraient pouvoir se priver de cette protection. Ils ne doivent pas éviter les contacts avec les hommes, bien au contraire, puisque leur rôle est de leur servir de point de repère pour une tâche qui les dépasse, et de les édifier dans ce sens.

L'idéal le plus élevé doit demeurer celui du Nouveau Testament, auquel Luther avait voulu retourner. Cependant il faudrait également éviter la réaction protestante à cet esprit de domination, où le clerc devient un homme tout à fait comme les autres, où sous le couvert d'une relation directe à Dieu tout n'est qu'indulgence et pure mondanité. Le christianisme authentique met son adepte en contradiction avec le monde et implique de souffrir, dans une humble obéissance, pour la vérité. Protestantisme et catholicisme sont les deux pôles de la balance, dont le pivot, dur comme le diamant, demeure le christianisme primitif.

Le rôle et l'autorité du clerc ne sont pas les mêmes que ceux de l'apôtre. Outre sa soumission en esprit à l'idéal que représente pour lui son Dieu, le clerc doit soumission, dans un rôle social, à la hiérarchie de son ordre, qu'il défend et reproduit. Sa mission doit s'accorder avec ce que ses supérieurs attendent de lui, dont on ne doit pas supposer qu'ils commandent en vertu de leur volonté personnelle ou de leurs caprices, mais liés par la responsabilité pour le développement et le maintien de cet ordre. Idéalement choisi pour des aptitudes ou différents talents et non pour servir une quelconque ambition personnelle, le clerc en position de commande se voit chargé d'une tâche ou d'un sacrifice supplémentaire au sein de l'ordre, celui de jouer un rôle d'administrateur des ressources au service de cette mission, qui renouvelle le christianisme sans apporter aucune nouveauté. On sait que l'apôtre, quant à lui, apporte précisément du nouveau; en

outre, il n'est lié ni protégé par aucun ordre, le sacrifice de sa personne étant fait directement à Dieu, dont il reçoit directement la mission.

A l'intérieur de tout ordre de l'Eglise chrétienne, on reconnaît généralement au clerc l'autorité pour la célébration des mystères, l'exercice du culte et l'administration des sacrements. A l'opposé, très peu de gens seraient enclins à reconnaître un caractère sacré au mariage célébré par un protonotaire, ou à l'enregistrement d'un nouveau-né dans les registres de l'Etat civil. On peut supposer en conséquence que cette autorité n'est pas une nécessité d'ordre social, mais relève à l'origine du divin. On s'assure à tout le moins de sa nature paradoxale en constatant qu'elle repose uniquement sur la foi.

Indépendamment de cette attribution particulière, le clerc doit être ou devenir, selon les principes de la dialectique qualitative, un homme singulier ordinaire. Lié à l'ordre qu'il représente, il ne doit pas chercher à devenir par son zèle une Exception. L'appel à cette vocation n'est pas assimilable à l'appel que Dieu adresse à l'apôtre. A l'opposé, il n'est pas non plus, ce que Kierkegaard déplorait de son époque, un gagne-pain. On distingue un sophiste d'un philosophe, par exemple Socrate, à ce qu'il n'échange pas un enseignement théorique contre l'argent nécessaire à son confort matériel, mais traduit plutôt cet enseignement en actes dans sa propre existence, c'est-à-dire qu'il

propose une manière de vivre et s'y conforme, prêt à épauler qui voudrait s'initier. C'est ainsi que le clerc doit servir, et cette tâche demande encore plus de fermeté et de courage que d'esprit.

<<Certes, le christianisme n'a jamais été un mystère, abhorrant même d'en être un au sens d'exister seulement pour quelques rares esprits supérieurs qui seraient initiés. Non. Dieu a élu l'humble, l'objet de mépris -- mais sans que l'initiation manquât. Non pas l'initiation intellectuelle mais l'éthique, l'énorme respect de la personnalité comme titre d'entrée dans la société des chrétiens, et ce respect s'exprimant non en assurances et simagrées, mais existentiellement, en actes.>>²⁸

Et puisque le christianisme est rupture avec le monde, le clergé devrait pour se garantir, scandale certain, éviter de recruter parmi la gent honorable dont le monde admire les vertus, ces braves gens qui ne mangent pas avec les publicains mais qui sermonnent avec tant d'éloquence.

<<Ce clergé devrait être d'une tenue sévèrement chrétienne, exprimer les exigences les plus sévères du christianisme, au moins approximativement, sinon celles-ci tombent complètement, et tout devient pure et nue mondanité, comme c'est le cas. [...] Ce clergé devrait se recruter dans des gens que de grands péchés ou bien de lourds malheurs, etc., auraient réduits à rompre entièrement avec le monde. Mais au lieu, par sombre misanthropie, de rendre les autres malheureux en exigeant d'eux la même chose, ils devraient, par amour de l'humain -- et pour autant que la vérité le permette --, épargner les faibles ou ceux qui ne peuvent pousser si loin. En vérité, est-ce donc là vouloir dominer que d'être lié soi-même dans des conditions plus dures -- et naturellement en laissant à qui voudrait de pousser plus loin dans la rigueur.>>²⁹

²⁸X 2 A 341.

²⁹X 3 A 267.

On imagine assez bien l'indignation du public si l'Eglise devait faire un pas en direction de l'idéal; sans doute la même que provoqua le Christ auprès des Pharisiens en fréquentant la vermine du peuple juif. Un bourreau est un homme utile et respectable, mais un homme de grand péché, rejeté par la foule! Pourtant, affirme Kierkegaard, un homme abattu reconnaissant ses torts devant Dieu, un pénitent peut le mieux communiquer la vérité. Ainsi Pierre, après son reniement, et Paul, après avoir persécuté des chrétiens, avaient beaucoup à accomplir pour réparer; ainsi Kierkegaard, pour les fautes personnelles qu'il s'attribuait et celles, dont il se chargeait personnellement, de son père qui avait violé sa bonne, et surtout maudit Dieu dans son enfance, lorsqu'il grelottait dans les plaines du Jutland.

COMMUNAUTÉ ET FOULE

La constitution d'un tel clergé n'aurait certainement pas l'approbation de la foule. Pour Kierkegaard, la foule est le principe du mensonge et du mal. C'est elle qui criait pour délivrer Barrabas et qui réclamait qu'on mette le Christ en croix. Or aucun homme seul n'aurait eu le courage de cracher au visage du Christ en tête-à-tête; il se serait plutôt contenté de hausser les épaules comme Pilate, ou s'il eut reconnu en Jésus la vérité, se serait prosterné en implorant sa grâce. Le nombre substitue la quantité à la qualité. Le sentiment d'être une foule fait s'évanouir la

personnalité, la responsabilité, il fait rejeter toute autorité. Nous verrons encore quels obstacles peut également opposer la foule à l'expression du génie et au gouvernement de l'État. L'ivresse du nombre réduit chacun à être un exemplaire de l'espèce au gré de ses pulsions. Parce que son but est de transformer l'individualité, de telle sorte qu'elle soit apte à être l'instrument de la vérité, le clergé devrait être l'arme contre la domination de la foule.³⁰

L'idée nous vient tout de suite que l'Eglise rassemble pourtant des foules. On doit encore une fois se reporter à l'Eglise primitive pour constater que la communauté n'est pas précisément la foule. Au moment des persécutions par l'Empire romain, les premières Eglises s'assemblaient de nuit, à l'insu de la foule, contre la foule. A l'intérieur de la foule, l'individu n'est rien; et en vertu de la dialectique qualitative, l'individu de la foule n'est rien en dehors d'elle. Autrement qu'en lui-même, ce n'est qu'à l'intérieur de la communauté que l'individu est quelque chose. Il y est un élément essentiel où chacun se rapporte à l'idée, pouvant à tout moment se placer au-dessus de la communauté si certains de ses membres perdent l'idée de vue. Dans la communauté, l'individu est en quelque sorte un microcosme qui répète le macrocosme. Le lien de la communauté est que chaque individu se rapporte à l'idée, toujours le tiers, alors que le lien de la foule n'est que le sentiment d'être le nombre.

³⁰X 3 A 746.

Toutefois, on ne doit pas exagérer l'importance de la communauté. Elle n'est pas le but premier, mais une accommodation; elle est un support à la faiblesse de l'homme. La communauté peut être un lieu fortifiant pour entretenir le réveil religieux. Toutefois, et cette idée est chère à Kierkegaard, le christianisme le plus sévère conduit à l'isolement, où l'individu est seul devant Dieu, en crainte et tremblement. Celui qui veut accomplir dans sa vie la volonté de Dieu s'expose comme Abraham à l'incompréhension de tous, parce que Dieu est au-dessus de l'éthique générale, par-delà bien et mal. La communauté est donnée pour ceux qui n'ont pas la force ou le courage de se maintenir en Isolé à la hauteur des exigences de l'esprit.

«Le christianisme, en effet, se rapporte à l'esprit -- et le social, essentiellement à notre synthèse d'âme et de corps. Aristote dit avec grande justesse que «la foule» est une catégorie animale. Le christianisme enseigne aussi que la vie éternelle n'est pas précisément sociale. De «l'esprit», on ne peut pas déduire la société et l'Eglise existe au fond précisément faute pour nous d'être dans la vérité ou purement esprit. La «communauté» est une accommodation, une indulgence qui tient compte de combien peu nous sommes esprit ou pouvons endurer de l'être.»³¹

Et pourtant la communauté ne relève pas du social, mais de l'esprit, car cette union existe en vertu de l'idée; plutôt que d'être un total composé d'unités existantes, elle est un total existant, et c'est par ce total que ses unités deviennent ce qu'elles sont (X 2 A 390).

³¹X 4 A 226.

Ainsi, en vertu de la dialectique qualitative, l'idéal rayonne sur l'ensemble des hommes par des tiers ou des intermédiaires investis d'une qualité particulière: l'autorité. Dans le domaine spirituel, pour le christianisme du moins, cette qualité ne s'acquiert ni par le travail intellectuel, ni par le désir de guider ou de commander; elle est un don de Dieu qui s'accompagne d'une initiation éthique, qui engage toute la volonté et l'existence de son représentant au service de l'idée. Forts de cette prémisse, on peut désormais vérifier dans quelle mesure nous sommes justifiés de parler d'autorité pour enseigner dans l'immanence, ou parler de communauté intellectuelle.

DEUXIEME PARTIE: AUTORITE INTELLECTUELLE

On a vu qu'à proprement parler, d'un point de vue purement spirituel, il n'y a pas d'Eglise établie, seulement une militante; que cependant la chair est faible, et en conséquence effectivement il y en a une. On a vu également qu'en vertu de la dialectique qualitative, il n'y a pas d'autorité intellectuelle: la vérité est intemporelle, chaque génération doit d'une part se défaire des mensonges de la précédente, doit découvrir ou affronter la vérité en Isolé dans une situation de contemporanéité³²; d'autre part,

³²La vérité est objet de lutte pour l'homme en ce qu'elle repousse sa nature animale. Ce n'est pas d'éminentes qualités intellectuelles, mais de courage dont l'homme a besoin pour s'en approcher. Dans une note d'août 1854, Kierkegaard expose ses vues sur la vérité. On pourra peut-être constater l'analogie avec la conception de Platon (l'allégorie de la caverne) et celle, à venir, de Nietzsche (dans Vérité et mensonge au sens extra-moral): <<Tout homme a plus peur d'elle que de la mort... c'est là la vérité de toutes ces billevesées insincères d'aimer la vérité et de tant désirer la suivre, si seulement on pouvait la comprendre, etc. Non, l'homme par nature a plus peur de la vérité que de la mort... et c'est tout naturel; car la vérité répugne encore plus à notre être de nature que la mort. Quoi d'étonnant alors qu'il en ait tellement peur! Car pour découvrir la vérité, il faut se mettre à l'écart (<<le Christ l'ayant mené à l'écart>>) [Matth., 7,33], loin de la foule. Et ceci déjà suffit pour nous en effrayer plus que de la mort. Car l'homme est un animal sociable... heureux seulement dans la foule; s'agit-il de la plus grande insanité, de la pire infamie, il s'en fiche totalement, il s'y trouve parfaitement bien, pourvu que ce soit l'opinion de la foule, que ce soit la foule qui opère... et que lui puisse rester à en faire partie. Car l'homme est un animal qui peut devenir esprit, ce qu'en tant qu'animal il craint naturellement encore plus que de mourir. Il est animal... et une mise à l'écart le vise et le met sous le coup de devenir esprit. Et cet isolement, quand on veut entrer dans la vérité, il faut l'entendre plus exactement comme celui où l'on est bafoué, insulté, maltraité par les autres, par la foule... isolement bien autrement pire que le premier. Voyez, c'est pourquoi l'homme altère le concept de vérité.>> (XI 1 A 352)

l'autorité ne s'acquiert pas par une connaissance profonde de la doctrine, elle n'est pas une qualité intrinsèque de l'individualité: elle est donnée par un tiers. Cependant la chair est faible, et il y a effectivement certaines instances auxquelles l'homme en société reconnaît généralement une forme d'autorité intellectuelle. En opposant les mérites respectifs de l'opinion publique, de la presse quotidienne, des professeurs et maîtres en tous genres, on pourra constater aussi à quel point, en face de l'Isolé, la chaire est faible. Mais il importe d'abord de préciser davantage la nature et le rôle du génie, ainsi que son rapport avec l'autorité.

LE GÉNIE

On a déjà précisé que le génie se distingue de l'apôtre en ce que son message n'a à son crédit aucune autorité; il peut, il doit même être jugé sur la forme et le fond. Pourtant le message du génie est celui d'un être exceptionnel par ses qualités, et il faudrait idéalement que l'ordre établi puisse l'utiliser à son profit. Le génie développe dans l'immanence une certaine forme de sagesse -- qui peut toutefois s'avérer incertaine du point de vue du paradoxe --, que nous appelons la culture. Alors que l'activité de l'apôtre se résume à la transmission d'un message dont il n'est pas l'auteur, comme un facteur chargé de porter une lettre, au contraire l'activité du génie consiste davantage à élaborer le

message qui sera le sien, se souciant moins de le livrer à la compréhension de ses destinataires.

Homme singulier ordinaire malgré les dons qui le caractérisent, le génie a dans ses rapports avec le général une téléologie immanente. Sa production ne vise ni les besoins, ni l'édification de la foule; son auto-évolution pourrait tout aussi bien s'accomplir sur une île déserte: sa nature le pousse à se développer et à produire pour lui-même. Contrairement à l'Exception qui est envoyée, sacrifiée absolument pour le général, l'activité de création du génie n'a pas de finalité en dehors d'elle-même. S'il produit un chef-d'oeuvre, ce n'est pas <<afin de>> en regard du général; le public peut bien quant à lui en disposer comme bon lui semble. Le génie ne se consacre qu'à lui-même et à son oeuvre.

<<Telles sont à la fois l'humanité et l'orgueil du génie; la première consiste en ce que sa détermination n'est pas téléologique pour quelqu'un d'autre, comme si l'on avait besoin de lui; le second, en ce qu'en son immanence il se rapporte à lui-même. Le rossignol est modeste; il ne demande pas qu'on l'écoute; mais il témoigne d'orgueil en refusant de savoir si on l'écoute ou non.>>³³

Le génie se développe généralement plus lentement que le reste des hommes, parce qu'il prend le temps de réviser les formes fondamentales de l'existence plutôt que de s'y engager: il réfléchira par exemple sur la réalité du mariage, au lieu que le reste des hommes se demandent plutôt quelle femme ils prendront.

³³Deux petits traités éthico-religieux, O.C. XVI, p.161.

Aussi, du point de vue de la relativité, le plus souvent cet homme singulier ne devient rien. Cependant il n'est pas inactif; s'il se place sérieusement à la remorque de son génie, il est dans l'immanence ce que Kierkegaard appelle <<l'unité où l'on est vaine superfluité et précieux ornement>>³⁴.

Les dons éminents du génie le placent nécessairement dans une classe à part, le poussent à l'isolement. Mais l'isolement est un état difficile à supporter; une condition est nécessaire à ce maintien et à l'expression du génie, condition qui nous permettra aussi de le reconnaître: Nullum unquam extitit magnum ingenium sine aliqua dementia³⁵.

<<[...] Pour être cet exceptionnel sérieusement, il faut qu'il ne soit pas libre et qu'on l'y force. C'est là le sens de sa dementia. Il y a un point fixe où il souffre; il ne peut réussir à se joindre de plain-pied au troupeau. C'est là son tourment. Cette sienne démence n'a peut-être rien à faire avec ce qui constitue sa génialité, mais c'est la douleur par laquelle il est poussé douloureusement dans l'isolation -- et il faut qu'il soit isolé, s'il doit réaliser la grandeur; et se maintenir librement dans l'isolation, c'est au-dessus des forces humaines; il faut la contrainte, si ce doit être un isolement vrai.>>³⁶

³⁴Deux petits traités..., O.C. XVI, p.161.

³⁵Sénèque, De tranquillitate animi, 17,10.

³⁶X 3 A 499. Le terme d'exceptionnel appliqué au génie doit être compris comme attribut au sein de l'immanence, désignant un type particulier de l'homme singulier ordinaire. Il peut être en paradoxe à la raison commune s'il devance son époque, mais l'espèce est en mesure de l'assimiler avec le temps. Dans la dialectique de Kierkegaard, l'Exception désigne l'apôtre, dont le message relève absolument du paradoxe.

Le génie n'est donc pas cet homme libre qui plane, qui jouit des qualités de sa haute intelligence. Il s'agit plutôt d'un homme enchaîné par son intériorité, poussé à exprimer son génie par l'aiguillon de la souffrance. C'est par son existence qu'on devrait reconnaître le plus sûrement le génie, mieux qu'aux commentaires des critiques sur ses oeuvres. En Grèce, dit Climacus dans le Post-scriptum, un penseur ne cherchait pas à produire des chefs-d'oeuvre en garantie, mais plutôt à devenir un chef-d'oeuvre d'existant. La douleur secrète, les tourments sont la marque du génie. La bonne santé et l'appétit de la renommée susceptibles de pousser tout homme à la création n'ont rien à voir avec les conditions de l'expression du génie. En raison inverse, le doux chant d'un poète peut parfois dissimuler une réalité terrifiante:

«Qu'est-ce qu'un poète? Un homme malheureux qui cache en son coeur de profonds tourments, mais dont les lèvres sont ainsi disposées que le soupir et le cri, en s'y répandant, produisent d'harmonieux accents. Il en est de lui comme des infortunés torturés à petit feu dans les flancs du taureau de Phalaris: leurs cris ne parvenaient pas aux oreilles du tyran dans un hurlement d'épouvante; il les percevait comme une douce musique. Et les hommes s'assemblent autour du poète et lui disent: «Reprends vite tes chants», c'est-à-dire: puissent de nouvelles souffrances martyriser ton âme, et tes lèvres garder leur conformation; car le cri nous plongerait dans l'angoisse, tandis que l'harmonie est suave. Et les critiques interviennent, disant: «C'est bien cela, voilà qui répond aux règles de l'esthétique.» Bien entendu, le critique ressemble au poète comme un frère, moins les tourments au coeur et les accents mélodieux sur les lèvres. Et c'est pourquoi j'aimerais mieux garder les porcs à Amagerbro et être compris d'eux, que d'être un poète que les hommes comprennent tout de travers.»³⁷

³⁷O.C. III, Diapsalmata.

Ce passage de L'alternative (1843) évoque en terminant la figure du critique, de ce faux-frère qui s'approprie l'oeuvre du génie pour la dénaturer en enseignement. De ce point de vue, le professeur moderne peut devenir un équivalent du sophiste grec: sous le couvert d'être aussi au service de l'idée, il s'immisce entre la minorité qui se maintient dans l'idéal et le reste du peuple, pour un profit matériel. Il s'agit d'une trahison, dont les auteurs agissent solidairement, peut-être de bonne foi, peut-être avec la même naïveté que le pasteur Tryde. Aussi, de la même façon qu'il accusait les prêtres-fonctionnaires danois d'être des vampires vivant du sang des martyrs de Jésus, Kierkegaard dénonce certains critiques et professeurs, qui assurent leur confort matériel par l'exploitation de la souffrance du génie. Et peut-être pourrait-on se réjouir si à cette pratique révoltante n'était venue s'ajouter l'exploitation commerciale de ses oeuvres. Mais passons.

Il y a encore à dire sur le piratage intellectuel, car les professeurs et les critiques sont susceptibles de tirer profit d'autres sources. Mais notons d'abord que s'il s'agit d'une pratique qui remonte probablement au-delà des sophistes grecs, elle ne doit pas couvrir d'ombre l'enseignement ou la critique en eux-mêmes. Toute la gent enseignante ne justifie pas ses prérogatives derrière les brumes de l'érudition ou du radotage; on peut avoir le souci de son propre développement et de celui de l'autre. En effet, il est encore et toujours possible de diriger les esprits en vue d'une transformation de l'individu, d'une manière qui unit dans une

relation temporaire le maître et le disciple, et qui s'apparente à la maïeutique.

De même, la critique peut prendre un aspect positif. Il est de fait que nous vivons à l'ère de la réflexion, où la pensée critique est un gouvernail susceptible de nous conduire vers nulle part ou dans une mauvaise direction; cependant, puisque nous sommes dans le bateau, il faut mettre la main à la barre si on veut diriger au bon endroit. C'est la raison pour laquelle l'élus moderne, par exemple, doit utiliser la critique secourable s'il veut introduire la nouveauté qu'il apporte dans la continuité de l'ordre ancien sans générer de confusion.

<<La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux.>>³⁸
Transposée au sein de l'immanence, cette expression née d'un regard sur la misère des foules pourrait signifier que peu d'hommes se montrent capables de guider et de développer leurs semblables, bien que ce soit nécessaire. Cette nécessité est sans doute attestée par la quantité prodigieuse de productions écrites à cet effet, et la prolifération de maîtres radoteurs et charlatans en tous genres. Mais il faut savoir que le développement de l'autre passe d'abord par le sien propre, et par un art de la communication. Le génie se soucie peu ou pas du tout du développement de l'autre, trop occupé du sien; cependant, cet art de la communication est le levier qui permet au maître et à l'auteur authentique de s'appliquer à cette

³⁸Mt 9,37.

tâche, de même que l'indice qui nous permet de les reconnaître. On peut donc communiquer de façon valable si nos écrits ou nos rapports humains sont par leur consistance un tant soit peu susceptibles de transformer l'existence de l'autre.

L'AUTEUR AUTHENTIQUE

Kierkegaard expose ses vues générales sur l'auteur authentique dans l'introduction au Livre sur Adler. Le point de départ est le développement personnel, car l'auteur authentique veut idéalement communiquer quelque chose qu'il a compris sur lui-même qui pourrait servir à l'autre. Bien qu'il ne peut exprimer qu'une partie de lui-même, il doit être en mesure de le rapporter à une totalité pour situer le lecteur, soit sa conception du monde. Ainsi l'auteur authentique se reconnaît en ce qu'il s'est choisi une conception du monde à laquelle il s'en tient, par laquelle il peut expliquer finalement l'existence.

Aussi longtemps que ce cadre fait défaut, un auteur ne peut mettre le point final à aucun ouvrage, c'est-à-dire qu'il est incapable de produire une explication fortifiante de son contenu, une conclusion valable; il devrait alors tourner son attention vers l'intérieur afin d'éliminer en lui l'indécision ou la confusion, et garder le silence pour ne pas risquer de troubler des lecteurs en étalant sans plus ses doutes sur la place publique. L'auteur

authentique veut nous instruire de son expérience personnelle; il a quelque chose à nous apprendre sur lui-même, susceptible de fortifier, d'enrichir ou de transformer en quelque manière la personnalité de son lecteur.

Il en va autrement de son opposé qui, manquant lui-même de conclusion, exploite la situation d'une époque de changement, de mouvement où la conclusion fait cruellement défaut, afin de se faire passer pour auteur. Il répond ainsi aux exigences du public dont il reçoit la considération, et peut s'assurer une situation matérielle confortable. L'auteur-prémisse, comme le désigne Kierkegaard, se joint au chœur des mécontents en se contentant de jeter l'alarme au meilleur de ses capacités, sans approfondir concrètement, sans se soucier le moins du monde de la conclusion susceptible d'apporter des solutions à la crise. En ajoutant son grain de sel, il ne fait qu'alimenter la confusion au sein de l'ordre établi. Il s'imagine peut-être que plus il y aura de crieurs, qu'à force de crier, l'incendie finira bien par s'éteindre. Quand on ne veut pas d'autorité, on s'accommode assez bien de ce que la clameur et les hurlements puissent ainsi étouffer la voix du chef des pompiers.

Il y a de nombreux auteurs de ce genre, dont la méthode caractérise particulièrement les journalistes. Alors que la situation de l'auteur authentique est celle d'un homme éprouvant le besoin de communiquer quelque chose qui, compte tenu des

différences d'aptitudes et de talent, est susceptible de nourrir son lecteur, l'auteur-prémisse est un homme dans la gêne, qui a besoin d'être nourri. Avec une part raisonnable d'intelligence, il coûte moins d'efforts à exploiter une situation malsaine pour s'assurer, en plus de la reconnaissance du public, un bien-être et des revenus confortables que de se taire en mûrissant la conclusion. Ainsi l'auteur-prémisse passe pour un maître où il demeure essentiellement dans la situation du disciple. Cette méprise n'a pas le seul inconvénient de maintenir notre pseudo-auteur dans une image fausse de lui-même; parce qu'il extériorise tout, mieux il est servi dans cette voie par son zèle et son intelligence, plus il propage le doute vis-à-vis de l'ordre et exerce une influence débilite sur le développement éthique et spirituel de ses lecteurs. L'auteur authentique, au contraire, en dirigeant la réflexion vers l'intérieur, se donne la possibilité d'amener son lecteur au seuil d'une décision.

«L'art de toute communication consiste à s'approcher autant que possible de la réalité, c'est-à-dire de ses contemporains en tant que lecteurs, et à être en même temps séparés d'eux par la distance infinie et propre à calmer que donne une conception, que donne l'idéalité.»³⁹

L'auteur qui possède sa conclusion ne perd jamais de vue l'idéal, qui se cache derrière chaque mot. Décrirait-il les pires tourments du coeur, les doutes les plus accablants, il est en mesure de les rapporter à sa conception du monde en guise

³⁹Le livre sur Adler, O.C. XII, p.12.

d'explication. Ainsi le lecteur ne demeure pas dans la perplexité, à alimenter ses propres doutes: il a été guidé jusqu'à la fin, enrichi par l'expérience de l'auteur. L'expérience psychologique décrite par Frater Taciturnus, dans les Étapes sur le chemin de la vie (1845), est citée en exemple.

Etre écrivain est une action, une vocation, une manière personnelle d'exister. Il y a toute une différence qualitative entre l'auteur authentique et l'auteur-prémisse, la même que celle qui distingue le médecin du malade: le premier connaît le mal ainsi que le remède à apporter; le second ne connaît que son mal, et doit attendre le secours du premier, comme le disciple du maître.

LE MAÎTRE

Le maître, qui n'est pas nécessairement auteur, dirige aussi l'attention vers l'intérieur. Comme le pasteur et l'auteur authentique, il vise à transformer l'individualité, à présenter une nouvelle façon d'envisager l'existence⁴⁰; le clerc est donc un maître en christianisme. La relation naturelle de maître à disciple ne peut qu'être temporaire: le maître n'est pas une assise mais un

⁴⁰Il demeure qu'il ne faut pas confondre ces trois catégories parce qu'elles partagent à première vue un même but, soit de transformer l'individu. L'auteur utilise d'abord l'explication fortifiante, le maître pousse jusqu'à la transformation éthique en prêchant de plus par l'exemple, tandis que le pasteur, qui est bien une sorte de maître, appelle encore une conversion spirituelle, le saut dans la foi.

modèle, qui vise à développer la catégorie de l'Isolé. C'est pour cela que la présence du Christ ici-bas ne devait être qu'un passage: du point de vue chrétien, le Christ est le Maître⁴¹, le Modèle. Celui qui veut être son disciple doit moins se concentrer sur son enseignement extérieur, qu'une foule d'hommes se chargent de commenter, que tâcher d'imiter son mode d'existence, d'incarner le principe qu'on doit souffrir pour la vérité, ce que Jésus a exprimé de façon existentielle. Au moment où la voie est clairement désignée par le maître, le disciple doit prendre une décision; lorsqu'un processus de transformation s'effectue, le maître s'efface graduellement: le couple maître-disciple sur lequel plane l'idéal se dissout pour laisser de plus en plus la place à la relation de l'Isolé à l'idéal, sans qu'il n'y ait jamais eu aucune trace de domination de la part du maître.

Il faut bien reconnaître que les exigences associées à l'imitation du Christ ont de quoi repousser tout homme naturel, qui s'attache à la jouissance et se détourne de la souffrance, de l'ascèse ou du martyre. Le doute vient à l'appui de ses instincts en se heurtant au paradoxe de l'homme-Dieu, et au nom de la vraisemblance notre homme pourrait s'épargner la voie étroite d'une transformation intérieure; c'est sans doute pourquoi on dit qu'il faut le secours de la grâce pour s'engager et se maintenir ainsi à la hauteur des exigences de l'esprit. Cependant l'homme le plus

⁴¹Pour le chrétien, le Christ est un maître exceptionnel en ce qu'il est à la fois assise et modèle; il ne fait pas qu'indiquer l'idéal, il est l'idéal.

enchaîné au scepticisme rationaliste devrait considérer très attentivement ce maître grec qui n'est pas homme-Dieu, qui utilise ironiquement les instruments de la raison, qui partage avec les hommes virtuellement le même rapport à l'idéal, mais est néanmoins tourné résolument vers la transformation éthique: celui-là même qui fut condamné à mort pour impiété et corruption de la jeunesse.

Socrate était maître au sens plein du terme. N'y a-t-il pas de quoi s'étonner de ce que son existence soutienne en partie l'analogie avec celle de Jésus-Christ: les deux ont la même fin, au sens téléologique comme au sens historique. Du point de vue de la finalité, ils cherchaient tous deux à établir une vérité que les hommes reçoivent comme une épreuve, une vérité paradoxale. Du point de vue historique, on est en présence de deux hommes qui ont reçu de la foule une sentence de mort pour avoir soulevé le scandale, sentence qu'ils ont acceptée volontairement.

Là où la comparaison s'arrête, c'est lorsqu'on voit que le Christ annonce la vérité par son autorité divine, alors que Socrate n'a pas cette qualité. Aussi son rapport à la vérité est négatif; s'il est le plus sage des Athéniens, c'est qu'il s'est approprié son ignorance: il sait qu'il ne sait rien. S'il est en vérité le plus sage, c'est en vertu d'un paradoxe, prononcé par l'oracle de Delphes. Son daimon le poussait à éviter, à démasquer le faux. Il est notoire que les premiers dialogues de Platon, dits <<socratiques>>, nous laissent en conclusion dans l'ignorance.

Jamais Socrate n'a prétendu annoncer la vérité. Il se savait probablement dépourvu des qualités requises pour une telle vocation: une révélation lui accordant un mandat et l'autorité divine pour exposer positivement la vérité.

Cependant la connaissance négative, qui caractérise généralement la pensée mystique⁴², est la plus haute forme de sagesse qu'un maître, sans autorité, puisse transmettre à son disciple. Sans autorité, car la connaissance négative est objet de pensée, détermine de l'intérieur les limites de l'immanence, tandis que la connaissance positive de la vérité est objet de foi, s'appuyant sur l'autorité divine du messenger de Dieu. Si un maître chrétien contribue à transformer un disciple sur le plan spirituel, c'est avec toute l'humilité que lui impose la distance qui le sépare lui-même de l'idéal. On devrait reconnaître cette fonction au clergé comme catégorie intermédiaire, tel qu'on l'a vu plus haut recommandé par Kierkegaard, indépendamment de son autorité pour l'administration des sacrements. Et rappelons qu'il ne suffit pas de reconnaître objectivement la rectitude d'un principe comme l'existence d'une connaissance négative, etc., etc.; il faut

⁴²Non seulement la tradition mystique chrétienne (le pseudo-Denys, Saint Jean de la Croix, Maître Eckhart, Jacob Boehme, etc.), mais aussi la mystique orientale, par exemple Lao Tseu: <<Connaître le Non-savoir est élévation. Ignorer cette Connaissance est maladie. Cependant souffrir de cette maladie c'est par là même n'être plus malade.>> (Tao te king, #71). Ici encore on retrouve ce curieux paradoxe qu'élever à cette connaissance, c'est exposer à la souffrance, alors que celui qui ne souffre pas est un malade qui s'ignore. Comparer avec La maladie à la mort, où Kierkegaard explique que l'homme qui ne connaît pas le désespoir est le plus gravement malade, parce qu'il s'ignore en tant que tel.

incarner ce principe pour être maître, il faut appuyer dessus son existence, réduquer pour employer la terminologie de Kierkegaard: en l'occurrence, il faudrait faire le saut dans la foi. Cette connaissance doit être digérée pour que s'opère une transformation de l'intériorité, et c'est le rôle du maître de guider le disciple dans cette voie, tandis que le disciple doit tâcher d'imiter le modèle.

Telle était, sous l'aspect extérieur d'une banale pédophilie, la relation que Socrate cherchait à établir avec Alcibiade; la lecture du Premier Alcibiade, qui porte sur la nature de l'homme, suffit pour nous en convaincre. Dans ce dialogue, Alcibiade est amené à reconnaître qu'il n'est pas engagé personnellement dans la voie de la sagesse, que dans ce cas il vaut mieux pour lui obéir à plus sage que de commander (135b). A quoi Alcibiade répond par sa résolution de prendre Socrate pour maître, de s'appliquer à devenir meilleur (135e): il a été amené à la décision, au seuil où il devait choisir ou rejeter une existence fondée intégralement sur l'éthique. Enfin, le dialogue se termine sur une mise en garde de Socrate: le maître connaît la résistance de la Cité, il sait que s'il s'engage sur cette voie, la foule fera souffrir son disciple, qu'il sera inévitablement persécuté; par ailleurs, Socrate devait se faire servir plus tard le même avertissement par Gorgias, ce qui ne l'empêcha pas de marcher sereinement vers son destin: accusé par un cuisinier, jugé par des enfants.

On connaît d'autre part la suite de l'existence d'Alcibiade: il n'a pas eu le courage de suivre la voie étroite. Comme Pierre pour le Christ, il eût renié Socrate, au besoin. De même, Kierkegaard avait éprouvé le désir d'initier un disciple à sa pensée, afin qu'elle soit mieux comprise; de même, il essuya un échec. Plusieurs notes du Journal se rapportent à sa relation avec Rasmus Nielsen, la plupart teintées de déception. Kierkegaard dit explicitement qu'il cherchait à donner à Nielsen une tout autre façon d'envisager la vie, ce qui impliquait une transformation de sa personnalité. Or Nielsen sentait bien que Kierkegaard avait quelque chose d'original et de génial, et il ne cherchait qu'à s'accaparer objectivement la doctrine du maître, sans doute pour servir ses propres intérêts, et sans que leurs rapports ne laissent jamais deviner le moindre indice de transformation personnelle.

<<Je ne sache guère de contemporain qui ne se réjouirait et sans nul scrupule de me jouer le tour, si je lui communiquais le savoir dont je dispose, d'en prendre alors une partie, de le publier comme de son cru, de le professer ex cathedra sans engagement... et ainsi, si je ne veillais pas à l'éviter, je créerais contre moi la plus dangereuse de toutes les sortes de résistance. Ce qu'il faut fournir, ce n'est pas du savoir, des idées... mais du caractère. Le pire danger pour moi serait donc que quelqu'un, sans payer de sa personne, eût licence de faire marcher mon savoir. C'est là le tour que Rasmus Nielsen a voulu réussir. Je fais -- du moins jusqu'à nouvel ordre -- une exception, une seule, pour lui. J'ai dû avoir besoin d'expérimenter où mène un contact actif avec d'autres, c'est sans doute pour cela qu'il m'est arrivé de m'aboucher avec lui. Mais cependant du moment que je l'ai fait et, que dans nos contacts privés il m'a toujours lanterné avec son <<la prochaine fois vous verrez!>>, je n'ai pas bougé.>>⁴³

⁴³XI 1 A 32.

Il ne s'agit pas de bourrer le crâne du disciple, mais de développer son caractère et son courage. Souvenons-nous que l'erreur de la Réforme avait aussi été de s'approprier le résultat du maître, Luther, en escamotant l'étape de l'ascèse. En fait, ce que Kierkegaard refuse de voir de son vivant, c'est qu'un professeur s'empare de ses idées pour les soumettre à l'opinion publique en les opposant par exemple au courant hégélien dominant, de voir qu'un professeur utilise sans plus d'effort ce que lui-même a acquis par le travail et la souffrance comme un moyen pour s'assurer du prestige à l'Université ou pour puiser matière à nouveaux livres, de voir une fois de plus la doctrine chrétienne livrée aux critiques, rabaissée au niveau du simple radotage. Il sait en outre que ce danger survivra à sa mort, et fournit de quoi donner assez de scrupules à ceux qui seraient enthousiasmés par ses idées:

<<Je suis bien loin de claironner d'avance une meilleure postérité, bien que je sache fort bien qu'il en viendra une qui me jugera autrement que ne font mes contemporains, mais je conteste seulement qu'elle en sera pour cela meilleure. Non, si je pouvais avoir le bras assez long pour atteindre comme je voudrais une postérité, ce serait pour y déjouer ces menteries des enseignants qui voudront aussi vivre alors de moi. Mais c'est là l'irréalisable, et si ça pouvait se faire, l'examen de la vie en serait troublé. Non, ça ne se peut, et chez tes contemporains, l'envie, la médiocrité -- cette vermine dégoûtante! -- te dévore tout entier; et après ta mort, la gent enseignante vivra aussi dégoûtalement de toi.>>“

“X 4 A 18.

COMMUNICATION INDIRECTE

Si Kierkegaard n'a pas concentré ses énergies pour transformer à son contact la personnalité d'un disciple, c'est qu'il se sait d'abord écrivain; c'est donc à travers sa production écrite qu'on peut recevoir de lui une direction. Et afin que la postérité ne se méprenne pas sur son objet et sa méthode, il a laissé le Point de vue explicatif de mon oeuvre (1848). Cet opuscule vise à mettre au jour, de la façon la plus directe et la plus claire, l'idée qui se cache derrière l'ensemble de sa production; il explique son art de la communication.

On sait que la majeure partie de ses premiers ouvrages ont été signés par divers pseudonymes, formant un corps qu'on appelle la production esthétique ou poétique, alors que les ouvrages de sa maturité sont presque exclusivement centrés sur le religieux. Le Point de vue précise qu'on ne doit pas envisager indépendamment la production poétique et la production religieuse: la première est l'introduction, la seconde est la conclusion, l'ensemble des écrits formant une totalité visant le réveil, ou le maintien de l'éveil religieux. La partie plus centrale de cette production, la plus philosophique, insiste particulièrement sur la nécessité du saut, de la décision qui fait de nous un chrétien ou non. Si dans un premier temps Kierkegaard s'aventure sur le terrain esthétique, évoquant les figures de Don Juan, de Faust ou du Juif errant, c'est donc pour s'approcher le plus possible de son lecteur, pour jeter

les bases d'une communication.

On n'attrape pas des mouches avec du vinaigre: le recours à l'imagination poétique peut servir de piège pour attirer l'attention sur ce qu'on considère comme le sérieux de l'existence. Ainsi les lecteurs de Kierkegaard <<se heurtent contre le religieux à la vitesse où ils s'abandonnent à l'esthétique>>⁴⁵.

Kierkegaard utilise son talent pour jouer à la sage-femme. Peut-être la vérité est-elle d'ailleurs, comme la naissance, un piège: selon ce qu'il en pense, ce n'est pas nous qui l'attrapons, c'est elle qui parfois nous attrape⁴⁶. La vérité est terrifiante pour l'homme⁴⁷, on ne l'aborde ni de face, ni spontanément. Mais si on ne peut regarder Méduse en face, on peut comme Persée l'entrevoir dans le reflet d'un bouclier. En éveillant d'abord l'intérêt avec ce qui ne semble pas à première vue la concerner, on peut amener l'autre à aborder la vérité. Ce procédé indirect n'est pas sans rappeler la manière de Socrate, qui s'est vu reprocher sa vulgarité parce qu'il évoquait en ses détours des images de cuisiniers, d'esclaves ou d'ânes bâtés, plus près des hommes en cela que l'orateur citant Homère à tout propos. Dans une certaine mesure, les paraboles de Jésus-Christ ont la même fonction.

⁴⁵Point de vue explicatif de mon oeuvre d'écrivain, O.C. XVI, p.20.

⁴⁶XI 1 A 355.

⁴⁷Cf. note, p. 71.

L'auteur ou le maître qui veut transformer son élève doit être rusé en quelque sorte, il aura souvent recours à une forme ou une autre de communication indirecte:

<<Car être maître, ce n'est pas trancher à coups d'affirmations, ni donner des leçons à apprendre, etc.; être maître, c'est vraiment être disciple. L'enseignement commence quand toi, le maître, tu apprends du disciple, quand tu t'installés dans ce qu'il a compris, dans la manière dont il l'a compris, ou, si tu ignorais tout cela, quand tu feins de te prêter à l'examen, laissant ton interlocuteur se convaincre que tu sais ta leçon: telle est l'introduction, et l'on peut alors aborder un autre sujet.>>⁴

Comme l'auteur authentique, le maître s'adresse à chaque individu indépendamment d'un autre, à l'Isolé et non au public, c'est-à-dire qu'il vise à transformer l'intériorité; au fond, la relation auteur-lecteur devrait avoir la même portée que le dialogue entre le maître et le disciple. C'est ce à quoi on ne saurait jamais arriver en utilisant le mode de communication typique du journaliste, qui d'abord extériorise tout, ce qui libère chacun de toute responsabilité et du devoir de transformation éthique, ensuite qui vise à créer un vaste mouvement d'opinion, où des milliers de têtes partagent une idée que personne n'endosse particulièrement, mais qui se fait néanmoins passer pour la vérité en vertu du nombre.

⁴Point de vue..., O.C. XVI, p.22.

LA PRESSE QUOTIDIENNE

Pour comprendre la sévérité du jugement de Kierkegaard sur la presse, il faut se reporter à la situation danoise de son époque. Sous le couvert de l'anonymat, certains pseudo-auteurs exerçaient leur plume en éclaboussant les célébrités, les personnalités publiques; il s'agit d'une période révolutionnaire, où les hommes semblaient devoir se révolter contre toute forme d'autorité.

Le Corsaire, journal au service de l'opposition libérale, fondé par un homme doté d'un certain talent mais dépourvu de fondements éthiques, était le véhicule d'un humour sarcastique dirigé notamment contre les représentants de l'ordre, sans trop s'attacher d'ailleurs à la vérité dans les faits. En réalité, l'objet d'une telle feuille n'était pas de communiquer un contenu, ni même d'éclairer la foule, mais d'étaler une raillerie virtuose ayant pour conséquence de niveler par le ridicule tout ce qui avait la prétention d'afficher une qualité différente, de se distinguer du commun.

Rire de quelqu'un, comme avoir le droit de le juger, c'est se conférer à soi-même une supériorité qui, lorsqu'on s'attache à l'instant, nous dédommage facilement de ce qui accuse nos propres limites. Un journal satirique, qui associe le singulier au ridicule, est une véritable aubaine, un soulagement pour la foule menacée par la bizarrerie d'un caractère hétérogène. En attaquant

par exemple Kierkegaard à cause de la longueur inégale de ses jambes de pantalons, en le livrant ainsi au jugement de la foule, le Corsaire permettait que s'évanouisse dans l'instant l'incommensurable entre un écrivain génial et un apprenti-cordonnier; dans l'instant, parce que ce jugement ne soutient pas d'être approfondi, et uniquement grâce à la foule, parce que pour des individus pris isolément, si de tels détails extérieurs peuvent étonner, ils ne provoquent pas le rire. C'est donc vrai: plus on est de fous, plus on rit.

Le Corsaire, mais également tous les journaux qui se veulent plus sérieux, vont en principe à l'encontre de la dialectique qualitative: ils cherchent d'abord le nombre, à valider la même idée par le nombre, et s'approprient du pouvoir relativement à un grand nombre d'abonnés. (Ne parlons même pas de la situation de notre fin de siècle, où la communication journalistique est développée à une échelle monstrueuse, où l'idée passe le plus souvent après le profit des industries qui se chargent de la diffusion.) Ce pouvoir vise à exercer un contrôle de l'opinion publique, il tire les ficelles qui animent cet immense épouvantail depuis que les hommes ont renoncé à la liberté de penser pour s'attacher à la liberté de parole⁴⁹; on peut ainsi exciter des

⁴⁹La presse quotidienne n'est au demeurant qu'une forme de propagande: le contenu est sélectionné en vertu d'une mentalité, avec une intention connue ou non. Que le mensonge soit grossièrement manipulateur (le mensonge peut être énorme, il en restera quelque chose) ou recouvert du vernis de l'objectivité, il véhicule néanmoins l'interprétation et l'intention de l'auteur qui vise à les saupoudrer sur des milliers de têtes. Ce principe est le

masses en leur forgeant une opinion en deux colonnes, où la conclusion fait évidemment défaut. C'est ce qui faisait dire à Kierkegaard que les libéraux ont une langue qui bat dans une tête vide, comme le battant d'une cloche d'église. Il croyait que si le Christ revenait sur terre, c'est en s'opposant aux journalistes qu'il faudrait combattre pour la vérité plutôt que contre les Pharisiens.

Avec une certaine indépendance en regard de la vérité, comme l'ont fait jadis les scribes et les sophistes, les journalistes s'attachent davantage au profit matériel, à satisfaire leurs propres besoins. Voilà pourquoi Kierkegaard écrivait qu'il aurait pris sur lui la responsabilité de crier Feu! devant une meute de journalistes. Voyons si c'était là exagérer, et s'il convient encore de dénoncer le journalisme comme <<ventriloquerie de l'espèce humaine>>, le journaliste comme <<remueur de fange>>. Les notes sur la presse que Kierkegaard consigne dans son Journal commencent avec l'attaque du Corsaire contre sa personne (janvier 1846), et abondent autour des événements révolutionnaires de 1848, qui firent ployer une des plus anciennes monarchies d'Europe.

Kierkegaard ne condamne pas aussitôt la presse comme un mal en soi, comme une invention diabolique: elle pourrait tout aussi bien servir à l'édification et à l'éducation morale d'un peuple.

plus clairement exprimé dans l'ouvrage d'un homme qui serait demeuré obscur s'il ne l'avait utilisé avec succès pour servir ses desseins politiques: le Mein Kampf de Hitler.

D'ailleurs, il n'avait aucun scrupule à s'en servir dans ce sens; il croyait bien faire, que c'était même son devoir de l'utiliser dans sa polémique contre les aberrations commises par l'Eglise. C'est l'usage qu'on fait de la presse qui est condamnable; si elle est un bien dont l'abus l'emporte sur l'utilité, c'est qu'il y a à la base un problème d'éducation morale.

Concrètement la faute en est aux journalistes, ces sophistes modernes qui n'ont rien à offrir pour nourrir le peuple, mais qui réclament pourtant de lui un salaire. Fournir une opinion n'est pas enrichir quelqu'un, un rapport de police n'a en outre rien d'édifiant, et alimenter le bavardage sur les célébrités ne fait que nuire à leur tâche. Le journaliste qui traîne une personnalité dans la boue n'a pas de rapport personnel avec sa victime; on n'établit ainsi qu'un rapport abstrait entre cette dernière et le public. Le même rapport s'installe quand on attaque par la presse la décision d'un gouvernant. Si la croissance et la force vitale procèdent de la donnée première des formes d'existence, nuire ainsi à l'ordre établi n'est certainement pas une solution. La tâche des gouvernants est de gouverner; comme pour l'Eglise, en soumettant constamment le pouvoir politique au flottement dialectique, on le paralyse, on l'empêche tout simplement de s'exécuter.

L'Etat doit être soutenu et dirigé par des hommes de caractère, responsables, non par l'opinion de la foule. <<La pire défection de l'époque envers Dieu s'exprime par le <<journalisme>>,

cette tentative impie de faire d'une abstraction le pouvoir absolu.>>⁵⁰ Il s'agit d'une défection envers Dieu parce que cela cause un tort irréparable à la personnalité, que le christianisme cherche à élever. La foule est l'absence de responsabilité; gouverner par les journaux est une entreprise de démoralisation, c'est ainsi qu'on peut s'assurer qu'un peuple n'ira nulle part. Un État soumis à l'opinion publique est sans volonté, parce qu'il s'agit d'un attribut de la personnalité; il se voit donc ballotté entre l'indécision et les désaccords. Pour Kierkegaard, le tort fait au peuple pauvre du Danemark ne venait pas tant des aristocrates soucieux de préserver quelques privilèges que des mécontents qui faisaient figure de libérateurs, ceux que la foule appelait certainement ses héros: les journalistes. Et bien que le journal puisse affaiblir l'État et la personnalité, on s'appuie dessus par l'illusion d'autorité que lui confère le nombre. C'est ainsi que la presse quotidienne devient une forme du mal.

La puissance de ce mal tient à la disproportion entre une information liée à l'instant et à l'extraordinaire pouvoir de diffusion la presse. Le journal s'attache à rapporter des faits extérieurs (alors que le maître rapporte tout à l'intérieur), et gonfle l'importance de l'instant par rapport au devenir. Il faut se rappeler que d'un point de vue chrétien, la vérité est déjà donnée; il faut chercher à développer son intériorité pour s'en approcher. Dieu n'a pas besoin du secours des journalistes pour guider le

⁵⁰X 2 A 314.

peuple vers une vérité extérieure que recèlerait l'instant: en regard du sens de l'existence, il s'agirait plutôt ici de tromperie, à l'exemple d'un aveugle qui voudrait guider d'autres aveugles avec sa lanterne.

Un des moyens de relativiser l'importance de l'instant est la culture; c'est l'état d'esprit dans lequel baigne le génie, qui passe en revue les formes possibles d'existence, les yeux levés vers l'idéal. Kierkegaard disait se méfier d'un homme n'entretenant pas une passion pour quelque époque de l'histoire, centré uniquement sur l'actualité; il se réjouissait par contre de constater qu'on pouvait se procurer, par exemple, les oeuvres de Goethe chez n'importe lequel petit libraire. En effet, la culture n'est pas qu'un moyen de développement personnel, elle est un antidote à l'effet démoralisant de la presse. Autrement, l'esprit sombre et se confond dans l'opinion publique, où des fantômes de personnalités statistiques expriment leur mécontentement par votes et sondages.

<<Que c'est la presse qui a démoralisé les États, il y a encore ce moyen de le voir: seul quelqu'un de très cultivé peut sans dommage lire les journaux; des gens de cette culture, on en compte toujours très peu à chaque génération -- et leur petit nombre ne lit pour ainsi dire plus les journaux. Mais la foule les lit, la foule pour qui cette nourriture déjà malsaine en soi est absolument le pire poison. On peut voir le même fait d'une autre façon. Le moyen d'action de la presse, c'est sa diffusion; mais la diffusion est justement ce qui donne au mensonge sa puissance, une puissance physique comme celle des poings. On en vient à songer au mot de Goethe: on a supprimé le diable et à la place on a eu des

diabes. [Faust, I,8]>>³¹

Le journalisme est sans doute un facteur directement nuisible au recueillement, au développement de l'intériorité. Il s'attache à regrouper au jour le jour une masse de faits extérieurs qui seront aussitôt oubliés. Cependant l'attrait du profit par la vente pousse le journal à devenir une source de sensations qui compense en partie ce vide intérieur. Pour maintenir l'intérêt sur l'instant, les journalistes ont intérêt à répandre et faire beaucoup de bruit, tout comme les avocats ont intérêt aux procès; dans les deux cas, on peut s'attendre à les voir provoquer un peu d'agitation si elle venait à faire défaut, et ce au grand plaisir de la foule.

LA FOULE

On se rappellera que le rôle du clergé est de combattre la foule, afin d'élever l'individu, de former des personnes. La catégorie de l'Isolé, du singulier ordinaire que le maître développe est celle qui s'oppose directement à la foule, qui doit défendre la vérité contre le mensonge entretenu par le nombre. Comme Socrate, Kierkegaard aimait beaucoup les petites gens, qu'il ne manquait jamais de saluer, avec lesquelles il aimait s'attarder pour discuter de ce qui les occupaient personnellement. Après

³¹IX A 468.

l'épisode du Corsaire qui avait attiré l'attention du public sur ses jambes, il voyait ces mêmes personnes, avec lesquelles il entretenait auparavant des rapports personnels et cordiaux, s'organiser en foule pour se moquer de lui, se grouper dans les rues pour ricaner en pointant du doigt ses pantalons.

Cet état de choses le faisait évidemment souffrir, le confinant à un isolement toujours plus grand. Quand cependant il s'adressait personnellement à l'un d'eux, par exemple pour lui demander d'allumer son cigare, il observait tout de suite un changement d'attitude radical: cet exemplaire de l'espèce humaine qui se tenait en face de lui devenait subitement respectueux, devenait une personne le temps de ce bref tête-à-tête. Il comprit mieux que la foule est dans son concept même une contre-vérité, en ce qu'elle réduit la responsabilité d'un particulier à une fraction infime, la culpabilité presque à néant. Il comprit aussi que la mise à mort du Christ ne pouvait se faire que par la foule, pas un seul homme n'ayant le courage de s'avancer vers la vérité pour prendre la responsabilité de lui cracher au visage.

Évidemment, l'attrait primaire de l'homme pour le sentiment d'être la foule cause un tort terrible à l'avènement de la catégorie de l'Isolé. Les yeux tournés sur lui-même, celui-ci mesure à l'échelle de l'idéal toute la distance qui le sépare de la moindre perfection; quand il vient à tourner les yeux vers les autres, il se voit, humainement parlant, en avance sur eux, ce que

ces derniers ne manqueront pas de remarquer aussi; beaucoup ne lui pardonneront pas cette distinction, ce qui se traduira forcément par des insultes nivelantes et la persécution. Il faut beaucoup de courage à l'Isolé pour se maintenir volontairement dans cette exclusion du troupeau, qui ne tolère pas la différence. <<S'il se bornait comme les autres échantillons de notre race animale à se ficher de Dieu et se satisfaire du jugement de sa ville, il aurait l'estime, l'amour, l'empressement des gens.>>⁵² Pour toute autre espèce animale, Kierkegaard reconnaît la supériorité du genre sur l'individu. Ce qui fait que chez l'homme le genre est un lien inférieur est ce qui l'apparente à Dieu, c'est-à-dire l'esprit.

Cependant les exigences de l'esprit sont trop élevées pour la plupart des hommes, ils s'attachent plus volontiers à ce qui nous fait parler de l'humanité comme d'un troupeau de boeufs. Pour eux, une vie éternelle de l'esprit, sans assemblées générales, sans les cris ou l'odeur de sueur d'une foule serait un châtiment pire que la mort. Ils préfèrent davantage s'adonner à l'ivresse, à l'illusion de puissance que procure le rassemblement en masse. L'homme naturel, qui s'abandonne naturellement à son instinct grégaire, a besoin d'un dressage pour devenir esprit.

<<On accourt faire troupeau pour être saisi de cette frénésie qu'il y a dans la nature et l'animal, et en ressentir l'aiguillon, la chaleur et se jeter hors de soi. Les scènes sur le Blocksberg sont de parfaits pendants à cette concupiscence démoniaque, où le plaisir est de se perdre pour s'évaporer dans une intensité

⁵²VIII A 499.

supérieure où hors de soi on ne sait plus bien ce qu'on fait ou dit ni qui, ni quoi parle à travers vous, alors que le sang pourtant circule avec plus de violence, que l'oeil étincelle et s'obsède, que les passions bouillonnent et que les désirs brûlent.>>⁵³

Par ailleurs, des personnes de bonne nature ou de bonne éducation, qui s'offriraient naturellement à porter secours à un étranger, sont transformées par cette aliénation que constitue le rassemblement en troupeau; on les verrait capables, sans aucun motif personnel, de participer à l'écartèlement d'un homme victime de la foule en furie. De même, les revendications d'une foule en face du pouvoir sont faites pour satisfaire un aspect animal de l'être humain, plus que pour assurer les intérêts de l'individu. Ces derniers ne peuvent l'être que par l'avènement des Isolés, Vox clamantis in deserto, qui combattent contre la foule, contre la prétention à la vérité de l'opinion publique qu'exprime l'adage Vox populi, vox Dei, qui voudrait s'appliquer au gouvernement des hommes.

<<Ce n'a jamais été et ce n'est pas une réforme chrétienne que de se tourner contre l'autorité publique, comme si cela arrangeait tout: c'est là un mouvement trop entaché du monde. Non, l'esprit chrétien, c'est de se tourner contre la foule, car le fond du christianisme c'est qu'il faut que chacun de nous se réforme, et que tout particulièrement on mette par terre la plus impie de toutes les catégories a-chrétiennes: la foule, le public.>>⁵⁴

Pendant que l'esprit chrétien travaille contre la mentalité de

⁵³X 2 A 490.

⁵⁴VIII A 461.

la foule, de manière intérieure et souterraine, il n'a aucun pouvoir ni aucun contrôle sur ce que la foule peut extérioriser. Si la direction de l'esprit conduit naturellement à une éthique, il ne faut pas oublier que l'homme est une synthèse d'esprit et de corps, qu'il a nécessairement aussi des rapports de nature politique avec ses semblables. La vie sociale doit elle aussi se soumettre à des règles, à une direction qui assure un sens et une continuité, sous peine de demeurer dans l'instant. La civilisation est une donnée de la Providence; par la permanence de ses institutions, elle doit viser à maintenir le développement éthique de l'homme, à le maintenir hors du troupeau conformément à sa double nature. Voilà pourquoi gouverner, c'est d'abord gouverner contre la foule.

TROISIEME PARTIE: AUTORITE POLITIQUE

<<Et me voilà, sans me remuer. Au dehors tout est en mouvement, la vague du sentiment national soulève tout le monde, chacun parle de sacrifier sa vie et son sang, et peut-être y est-il même prêt, mais porté par la toute-puissance de l'opinion. Et me voilà au calme de ma chambre (-- je serai bientôt conspué sans doute à cause de mon indifférence à la cause nationale --), je ne connais qu'un seul danger: celui qui menace la religiosité.>>⁵⁵

Cette note du Journal, datée du 27 mars 1848, montre assez l'intérêt porté par Kierkegaard à la cause politique. En plein coeur d'une période révolutionnaire, où les cris devaient bien monter jusqu'à sa fenêtre, il faut chercher dans ses notes quelques remarques éparses concernant l'agitation extérieure, aucun de ses ouvrages n'y incluant une seule allusion. La lecture de Kierkegaard n'exige au fond que peu d'effort de reconstitution historique, car il ne s'occupe que de l'intériorité de l'homme à l'ère chrétienne. Aucun écrit n'affiche donc une prise de position directe quant aux idées politiques, qui sont toujours relatives, placées sous l'éclairage du religieux. La guerre contre la nation allemande pour les duchés du Schleswig et du Holstein ne lui arrache qu'une plainte: concentrant ses énergies sur une cause plus élevée à ses yeux, il a perdu les services de son domestique au profit de l'armée danoise. Quant à la charge des libéraux contre la monarchie, principale cause de cette agitation, il juge moins les

⁵⁵VIII A 602.

idées nouvelles sur le fond que l'indigence spirituelle de leurs représentants, fidèle en cela à la dialectique qualitative.

Également, il importe de se rappeler que Kierkegaard consacre son génie à réviser une des formes fondamentales de l'existence au profit de l'ordre établi: le christianisme. On devra conserver à l'esprit, au cours de ce développement, que son conservatisme n'est pas vraiment une doctrine politique, mais plutôt une conséquence de la dialectique qualitative, d'une attitude qui ne peut s'accommoder des improvisations de l'opinion publique en faveur de la liberté.

ROLE DU POLITIQUE

Il s'agit ici de défendre l'ordre contre cette abstraction impersonnelle qu'est la foule, ce qui est typiquement le rôle de l'Isolé. La tâche du gouvernement est de gouverner avec énergie et caractère, indépendamment de l'opinion publique, c'est-à-dire avec autorité. Il faut bien noter cependant que ce concept d'autorité se rapporte purement et simplement à l'organisation sociale -- qui est bien une nécessité --, qui relève donc uniquement de l'immanence; on ne doit pas le confondre avec le concept d'autorité spirituelle ou intellectuelle, qui vient de Dieu parce que relevant de la transcendance, parce qu'il s'adresse à l'esprit et concerne la vérité.

Gouverner ou être gouverné avec autorité dans l'immanence peut signifier analogiquement le contrôle du corps, l'ascèse matérielle en vue de la libération spirituelle; rien à voir ici avec la royauté de droit divin, problème politique qui a confondu historiquement le royaume de César et le royaume de Dieu.⁵⁶ Cela tient à la conception chrétienne de l'existence: elle est un examen, une épreuve devant la vérité, qui ne doit pas l'emporter en ce monde. <<Une réforme de l'éclairage des rues, ça peut bien s'appeler une victoire. Celui qui combat un roi peut l'emporter peut-être et mettre à la place une république -- mais une telle niaiserie, est-ce là la vérité?>>⁵⁷ Les réformes politiques modernes sont des luttes d'intérêt, elles ne visent pas autre chose qu'une conciliation quantitative de l'égoïsme individuel, par exemple un droit égal pour tous à occuper le terrain, à tirer profit de ses ressources, ou à s'emplir le ventre: tout ce qui devrait être parfaitement indifférent à l'homme préoccupé par les hautes exigences du christianisme.

On a déjà constaté le gâchis de la réforme luthérienne quant

⁵⁶Si l'usage a voulu que les papes accordent les couronnes aux chefs barbares après leur conversion, il s'agit d'un fait historique et non d'un fait-paradoxe. Dieu n'intervient pas pour accorder l'autorité au roi ou à l'empereur. Le roi ne gouverne pas par droit divin; il serait plus juste de dire qu'il gouverne par la grâce de Dieu, c'est-à-dire qu'il maintient un ordre institué par la Providence. Pour Kierkegaard, la notion de Providence s'apparente au destin qui trame les événements; on y accède par la foi et non par la raison. En danois, la Providence (Styrelse) a la même racine que le verbe styre: diriger, gouverner, tenir la barre.

⁵⁷IX A 326.

à la mondanisation du clergé, du moment qu'elle s'est liée au pouvoir politique pour sa victoire terrestre contre le pape. L'Eglise et l'Etat ne devraient s'allier à aucun prix, parce qu'ils ne servent pas les mêmes buts. Le spirituel étant transformation et mouvement, l'Eglise doit représenter le devenir; l'Etat au contraire doit représenter le permanent, la contrainte matérielle, et cette permanence doit caractériser ses institutions. L'ordre établi n'est pas donné pour satisfaire les impulsions de l'instant ou pour donner suite aux tiraillements de l'opinion publique; aussi il vaut mieux <<maintenir avec vigueur un ordre établi défectueux que de le réformer prématurément>>⁵⁹. En regard de l'éternel, s'appliquer à des réformes politiques est un gaspillage d'énergie et une perte de temps pour l'individu, une distraction. S'il est dans les circonstances un homme de l'Ancien régime, Kierkegaard aurait tout aussi bien pu s'accommoder en Isolé de tout autre régime politique.

<<Cette plaisanterie que j'ai si souvent dite que je peux vivre sous n'importe quel régime pourvu que je sache qui est l'imprimatur, mais j'y songe à présent, c'est le fond même du christianisme. Car dans l'histoire de la monnaie du tribut [Matth., 22,20] le Christ dit: de qui est l'effigie, qui est <<l'imprimatur>>? Et la pensée du Christ est évidemment celle-ci: si tu veux être chrétien, tu dois avant tout te ficher de la politique; celui dont tu vois l'effigie sur la monnaie, qu'il s'appelle Pierre ou Paul, qu'il soit étranger ou du pays, qu'est-ce que ça te fiche? tu lui paies l'impôt, tu ne gâches pas un seul instant à pareille chamaillerie, toi qui comme chrétien as déjà assez à faire de donner à Dieu ce qui est de Dieu; car l'effigie de César est sur la monnaie de l'impôt, mais le chrétien porte l'effigie de Dieu, et c'est pour cela qu'il fait de toute sa personne ce qui

⁵⁹X 1 A 552.

est ordonné de faire avec la monnaie; il se donne tout entier à Celui dont il porte l'image.>>⁵⁹

Le problème avec le libéralisme moderne, ce qui le rend inacceptable pour Kierkegaard, c'est qu'on ne connaît pas l'imprimatur. Dans un État gouverné sans autorité, c'est-à-dire sans véritable gouvernement, aucune décision ne peut plus se prendre; la direction des affaires publiques est abandonnée au verbiage, situation qu'on observe lorsque l'opinion publique s'en empare avec la complicité des journalistes. On connaît d'une part l'importance de la décision pour Kierkegaard; sachant d'autre part que la presse a le pouvoir de paralyser l'État en le soumettant constamment à la critique, c'est ce qui lui fera dire que le pouvoir absolu donné à la masse, qu'«un régime populaire est le vrai portrait de l'enfer»⁶⁰.

LE LIBÉRALISME MODERNE

Pour la conduite d'un État, il est nécessaire de placer à sa tête un ou des individus capables de diriger contre la foule. Le problème du régime représentatif est de décider sans direction et sans véritable chef, dans le but de satisfaire le nombre, ce qu'on appelle la volonté générale. La recherche d'un consensus dans la multitude des intérêts conduit le plus souvent à des compromis qui

⁵⁹IX A 353.

⁶⁰VIII A 567.

ne satisfont finalement personne. Pourtant, l'opinion publique est une abstraction en face de la personnalité, elle est en conséquence dépourvue de volonté. Or la personnalité et la volonté sont absolument essentielles à toute décision. Un État qui flotte au gré de l'opinion publique est tout simplement égaré, il ne va nulle part.

Malheureusement, se dresser contre la foule n'est pas une mince affaire; des hommes de cette trempe et de ce courage se font de plus en plus rares, qui doivent désormais affronter la puissance d'une opinion publique décuplée par la diffusion de la presse quotidienne. L'ère de la réflexion n'est pas le milieu propice à l'avènement du héros, elle prive de tous ses moyens l'homme d'action susceptible de fournir du caractère à un État. Ainsi les États voient défiler à leurs têtes une pléiade de pantins sans nerfs, pour la plupart interchangeables, qui sont portés au trône par la foule pour un moment et se succèdent au gré de son humeur et des circonstances.

«L'histoire du monde finira par n'être que verbiage. On abolit tout à fait l'action; pour autant qu'il arrive quelque chose, tout est événement. Le pouvoir qui se trouve le plus fort n'agit pas -- encore moins y a-t-il à la tête un individu, un héros. Non, c'est en tant qu'abstraction que l'on contraint in abstracto le plus faible à faire quelque chose, passivement -- et ce sera là l'événement. A Paris on donne l'assaut au Palais, une foule indéterminée qui ne sait pas elle-même ce qu'elle veut, sans une idée précise. Alors le roi s'enfuit -- et alors c'est la République. Du verbiage. Chez nous quinze mille personnes s'avancent en chantant vers le Château royal. On n'a pas réclamé un ministère Hvidt, non, on n'a usé que de formules vagues, parlé d'entourer le trône d'hommes amis

du peuple, encore moins a-t-on exigé un ministère responsable. Alors Frédéric VII s'affecte, prend Hvidt et Cie pour ministres, pour responsables -- et le populaire jubile, c'est la victoire du peuple. Il me semble qu'il y a plutôt de quoi pleurer sur toute cette inhumaine lâcheté, sans trace aucune de courage personnel.>>⁶¹

Ainsi les gouvernements renversés sont l'oeuvre du hasard et des circonstances, du destin et non de la volonté. Comment croire en effet qu'une foule qui se soulève -- que ce soit pour protester ou pour voter -- est composée d'individus qui partagent la même intention et qui conjuguent leur action en conséquence? Peut-on leur prêter à tous l'intention précise des quelques agitateurs qui leur procurent l'ivresse du rassemblement en troupeau? Lorsque le gouvernement ne peut faire respecter l'ordre établi contre la foule, l'individu est toujours perdant, en ce qu'il est absorbé lui aussi par la foule et l'opinion publique; il devient une voix pour ou contre la majorité, une statistique. Devenir un Isolé dans cette situation n'est pas qu'une forme d'hygiène, il s'agit de l'espoir de toute personnalité en face de la foule qui grossit la dimension des États.

<<Cependant l'histoire du monde a beaucoup de temps de reste avant de parvenir pour de bon à l'Isolé. D'abord il faudra découper les États en moindres tronçons. Plus on se développe, plus l'État se rapetisse. Si tous tant que nous sommes devons faire partie du gouvernement, il faut que l'État soit très petit.>>⁶²

Voilà exactement ce que les Grecs nous ont appris, que la

⁶¹VIII A 606.

⁶²VIII A 552.

démocratie est efficace à petite échelle, eux qui s'attachaient à la Cité plus qu'au sentiment national. Pourtant les hérauts modernes d'un régime populaire voudront tirer leur force du nombre, ils crieront bien haut les noms de l'égalité et de la liberté, ils érigeront peut-être même des statues ou des monuments pour idolâtrer ces chimères, désignant des jours fériés pour rappeler la volonté et l'exploit courageux de ceux qui ont acquis ces biens -- comme les Français qui célèbrent au nom de la fraternité une boucherie fratricide qui a duré plusieurs années --, de sorte qu'on oublie la contre-vérité sur laquelle cet ordre repose; mais à y regarder de plus près, on voit qu'il n'établit ni plus ni moins qu'une forme pernicieuse de tyrannie. En effet, qui est dans ce cas l'imprimatur? Une abstraction.

Pour le chrétien comme pour la personnalité en général, un régime populaire est la forme de tyrannie la plus atroce. Un tyran est un individu, qui entretient le plus souvent une idée; on est alors libre de décider si on l'accepte ou non, et on règle sa vie privée soi-même. A moins d'être courtisan, on n'entretient pas de rapport personnel avec le souverain. S'il peut nous contraindre physiquement dans l'exercice de sa volonté, ce qui nous le fait craindre, du moins peut-on l'éviter personnellement, du moins laisse-t-il notre vie privée et notre personnalité intactes. Dans un régime populaire, qui est le souverain? Toute personne qui a pour soi une majorité, ce qu'on ne saurait éviter, tout individu susceptible de se transformer en foule, d'avoir pour son jugement

l'appui de l'opinion publique; voilà qui aura également le pouvoir de nous contraindre physiquement, mais qui surtout causera par la proximité et l'ingérence de chacun une perte de liberté, une attaque contre ce qui pourrait nous distinguer, nous permettre de devenir ce que chacun est en soi-même: une personnalité. C'est proprement le règne de la quantité, la victoire du conformisme, où un caractère unique est une anomalie, presque un crime d'État. Conjuguée à la puissance de diffusion de la presse, qui peut contraindre tout homme jusque dans sa vie privée, la tyrannie de la majorité est la pire forme d'esclavage en ce qu'elle a pris le masque de la liberté.

Comme la presse quotidienne exerce une influence négative sur le développement éthique de ses lecteurs en ce qu'elle détourne de l'intériorité en portant toute l'attention sur l'extérieur, le mode de décision du régime populaire, le vote, donne une direction à l'existence par une intervention extérieure. On appelle liberté le droit que l'on donne à la majorité de prendre une décision à notre place. La responsabilité personnelle est diluée dans le nombre, en sorte que l'éthique ressemble de plus en plus aux intérêts de la majorité. A un tel niveau d'aberration, toute éthique personnelle tend à disparaître, parce qu'elle s'adresse en principe uniquement à la conscience, ce que ne saurait faire le résultat d'un vote. La conscience s'en trouve singulièrement appauvrie, ce dont les hommes semblent bien s'accommoder. Ils sont en fait libérés du poids de la responsabilité, du poids de la décision, et ce gain donne en

proportion plus d'importance et de valeur à la vie végétative. Pour s'éduquer à la vertu, pour prendre une décision, il suffira bientôt de prendre connaissance des statistiques, de prendre le pouls de l'opinion publique.

Il faut un minimum d'esprit pour comprendre que recourir au vote pour arrêter des décisions relevant de l'esprit est une absurdité. Pourtant cette pratique est devenue monnaie courante, et on peut imaginer l'indignation de Kierkegaard lorsqu'il a vu la lâcheté du chef de l'Eglise, l'évêque Mynster, se faisant élire au Rigsdag pour prendre part aux décisions ecclésiastiques, au lieu de prendre ses responsabilités et d'exercer ses fonctions en usant de son autorité, indépendamment de l'opinion de la majorité.

Pendant que l'humanité s'attache de plus en plus à une vision quantitative et matérialiste du monde, certains concepts admettent des variations ou se transforment assez pour que leur usage dans un contexte authentiquement chrétien nous apparaisse comme étant tout à fait étranger. C'est ce qu'on peut constater dans le cas de la liberté, notamment parce que les régimes populaires en ont fait leur leitmotiv. Un tel régime regarde avec mépris les temps barbares où la dissidence était le plus souvent objet de persécution; on clairotte que la liberté dans les formes établit le règne de la tolérance. On ne voit plus que cette tolérance n'est pas le fruit de la liberté et de la raison, mais a toujours existé en vertu des impératifs du commerce; elle plonge ses racines dans

la vision matérialiste de l'existence, qui consiste à accumuler des biens ou de l'argent. Le beau plaidoyer pour la liberté! En vérité, ce sont les marchands de cercueils qui ont tiré le plus grand profit de la Révolution française.

La conception chrétienne de la liberté, quant à elle, ne s'attache pas aux formes extérieures. Capital et rang social n'ont aucune espèce d'importance pour l'esprit, le lieu véritable de la liberté. Le matériel est précisément ce qui enchaîne l'homme à son égoïsme, à ce dont il doit se dépouiller pour être élevé jusqu'à Dieu. La liberté chrétienne implique cette sorte de courage qui peut s'observer au moment où une personne est amenée dans son intériorité au seuil de la décision, à faire ou non le saut dans la foi, par-delà le paradoxe qui vient heurter sa raison. Et on pourrait ajouter: par-delà la contrainte de l'opinion publique, par-delà les ricanements du troupeau.

Le rôle de l'État à l'ère du matérialisme, tel qu'il est devenu sous la forme du régime populaire, est de concilier les égoïsmes individuels. Qu'on l'observe sous la forme du socialisme ou du communisme, l'État cherche à niveler les individus par le bas, à répartir les biens matériels de telle sorte qu'on ne puisse plus très bien différencier l'un de l'autre sur la base de ce qui lui est propre, qualités et mérite, ou de ce qui lui appartient en propre. Matérialiste, la monarchie moderne, telle que la concevait Guizot par exemple, encourage l'égoïsme des possédants et excite

celui des pauvres en réduisant pratiquement le pouvoir matériel au pouvoir de l'argent, virtuellement à la portée de tous, contrairement au courage nécessaire à la décision et à la responsabilité dans l'exercice de l'autorité politique.

Cette focalisation sur le matériel, qui semble devoir caractériser la modernité indépendamment des structures politiques qu'elle adopte, conduit à l'attitude inverse de celle du christianisme en face de la politique. Les États modernes qui furent jadis chrétiens sont désormais indifférents envers toute religion, ils s'accommodent fort bien de la liberté religieuse; ils sont préoccupés de production et de répartition, d'égalité matérielle. Le chrétien authentique est quant à lui indifférent envers toute forme d'État, il ne regarde pas ce que les autres font ou possèdent avant de décider de son existence. Il ne cherche pas à développer son éloquence, comme le font à toute époque les sophistes, pour avoir sa part, pour arracher un bout de la couverture. Il sait qu'indépendamment de ce qu'il peut posséder, son devenir personnel a plus d'importance; il sait en outre qu'il est l'égal de tous devant Dieu.

<<J'ai posé le problème, ce problème devant lequel se trouve toute l'humanité: l'égalité entre hommes. Je l'ai posé à Copenhague, pragmatiquement. C'est autre chose que d'en écrire quelques mots; j'en ai donné une expression approximative par ma vie. J'ai été un niveleur au sens chrétien, mais non au sens d'une révolte contre le pouvoir et l'autorité que de toutes mes forces j'ai soutenus.>>⁶³

⁶³X 1 A 107.

LA MONARCHIE

Se porter à la défense de l'ordre établi au temps de Kierkegaard, c'est défendre la monarchie absolue. Le point de vue n'est évidemment pas une théorie politique comme celles qui ont fleuri au XVIII^e siècle, mais celui d'un homme qui de deux maux choisit le moindre. Le roi ne doit être ni un surhomme ni le plus sage des hommes; c'est la Providence qui l'investit de ses fonctions, il dirige extérieurement ses semblables <<par la grâce de Dieu>>⁶⁴.

Dans les États chrétiens primitifs, le fait que le roi est un homme comme les autres est passé généralement inaperçu aux yeux du peuple. Au contraire, sa puissance était bien faite pour représenter la toute-puissance de Dieu. Les progrès de la réflexion moderne ont permis aux individus de constater à quel point la personnalité du souverain influait sur l'administration du royaume. Cette disproportion dans la répartition du pouvoir matériel ne peut possiblement se maintenir que par la force des armes⁶⁵ ou par l'indifférence du christianisme à cet égard, qui idéalement paie

⁶⁴II A 531.

⁶⁵L'usage de la force se révèle toujours efficace pour contenir une foule en mouvement, sur laquelle les idées n'ont pas de prise. D'ailleurs, la Révolution française doit son avènement en partie au manque de caractère de Louis XVI, qui a d'abord négligé les intérêts de la royauté en soutenant militairement la cause et les idées américaines, ensuite qui s'est de tout temps refusé à employer la force physique contre son peuple révolté alors qu'il en avait les moyens.

sans s'y attarder le tribut à César.

Quand la pensée chrétienne céda à la réflexion, on vit que le roi était un homme comme les autres; et en regard du matérialisme ambiant, les privilèges du roi étaient injustifiés. Avec plus de succès que les Géants qui voulurent prendre d'assaut l'Olympe -- défendu par l'héroïsme d'un mortel et d'un dieu --, la foule gronda en direction des palais. A l'ère de la réflexion, la révolte contre l'autorité fut telle qu'on voulut <<pendre le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre>>.

Kierkegaard eut le privilège d'avoir quelques audiences auprès du dernier roi absolu du Danemark. D'ailleurs, Christian VIII prenait beaucoup de plaisir à ces rencontres, et Kierkegaard prétexta de sa santé fragile pour y mettre un terme; d'une part parce qu'il jugeait néfaste pour son autorité la familiarité d'un roi envers ses sujets, d'autre part parce qu'il voulait demeurer un particulier pour ne pas affaiblir la portée de son action et de son oeuvre, afin d'incarner au mieux l'Isolé. Il eut tout de même le temps de faire les observations psychologiques qui sont notées dans son Journal⁶⁶, de discuter du mouvement révolutionnaire et de faire part au roi de ses idées quant au souverain idéal.

Il entourait le roi d'un si grand respect qu'il tremblait dans l'antichambre en attendant sa première audience, sans trop savoir

⁶⁶X 1 A 41 et suivantes.

s'il marcherait sur la tête ou sur les jambes, bien qu'il se savaît aux yeux du monde homme d'esprit. Lors de ces rencontres, il chercha par tous les moyens à préserver la dignité royale: il fut gêné par exemple que la reine s'exprime comme une roturière à propos d'un de ses livres, et évita aussitôt en conséquence le regard du roi, qui était pour sa part très intelligent; il savait bien que la noblesse n'est pas une humanité supérieure, que la royauté est une fonction et non une qualité de l'être humain. Il refusa par contre de se plier à l'usage de baiser la main tendue du roi au moment de le quitter, en feignant de ne pas comprendre, se contentant de faire la révérence. D'ailleurs, Kierkegaard avait dit au roi qu'il devrait parfois faire semblant d'être sourd ou aveugle, pour expédier une réplique ou un geste imprudents à l'adresse d'un roi. Cette relation factice entre le souverain et les courtisans semble être faite pour maintenir le roi dans la position d'un Isolé sur lequel le représentant de la foule ne saurait avoir d'emprise, pour préserver son autorité.

Lorsqu'ils discutèrent de politique, Kierkegaard se fit rassurant pour le roi qui craignait le communisme. Il compara la lutte de classes à un conflit entre le sous-sol et le rez-de-chaussée dans une maison de rapport, en assurant qu'on laisserait le propriétaire tranquille. Il lui expliqua que ce dont le peuple avait besoin, c'était d'éducation. «Éducation, éducation, c'est le besoin du monde. C'est ce dont j'ai toujours parlé; c'est ce que j'ai dit à Christian VIII, et c'est ce que de toutes choses on

tient pour la plus superflue>>⁶⁷. Il lui suggéra de ne pas lutter directement contre la foule, ce qu'il pouvait être tenté de faire à cause de sa grande intelligence; bref, de tenir ferme dans son rôle, de gouverner avec caractère et autorité. Le roi devait mourir la même année, et c'est ce que son successeur ne put accomplir. Le vent s'était levé depuis longtemps déjà, la mer était fort agitée, et le nouveau capitaine, qui avait vu sombrer d'autres navires dans la tempête, manqua de courage. Le sien prenait l'eau en quantité, et son équipage était trop occupé à lire les journaux pour écoper.

⁶⁷VIII A 616.

CONCLUSION: ÉDUCATION ET OBEÏSSANCE

LE TEMPS DE L'ÉPREUVE

Ce dont le peuple a besoin, c'est d'éducation; c'est ce que répète constamment Kierkegaard dans ses écrits, c'est aussi ce qu'il exprimait au roi. Éducation chrétienne s'entend, car le seul sens valable de l'existence réside pour lui dans la conception chrétienne du monde. En effet, la conception issue de la pensée moderne cherche moins à perfectionner l'individu qu'à perfectionner l'espèce humaine sous toutes ses formes. L'idéalisme des Lumières vise à transformer les institutions humaines conformément à la raison que tout homme partage, qui aurait le pouvoir d'assurer le bonheur de l'humanité tout entière. On y cherche activement le progrès en étant assuré que le genre humain est indéfiniment perfectible et capable de s'assumer lui-même; en conséquence on n'a plus besoin de Dieu, présomption terrible, pour donner sens à une entreprise que la raison peut à elle seule justifier.

La foule s'y précipite, cependant que l'individu qui refuserait d'adorer ce qui fait l'orgueil de l'humanité reste perplexe devant le mystère de sa propre existence, parce que l'opinion publique ne se prononce pas sur tout ce qui concerne l'intériorité. Mais celui qui aurait reçu une éducation chrétienne saurait déjà que le sens de l'existence individuelle n'est pas de

courir sus à ce bonheur, qu'on pourrait aussi bien attribuer à une vache qui trouve du trèfle à manger, comme le disait à peu près Héraclite.

<<Non, le christianisme est tout de même la seule explication de l'existence qui tient le coup. Cette vie terrestre est souffrance, tout homme en a son lot, c'est pourquoi à sa mort sa dernière parole est: Dieu soit loué, maintenant c'est surmonté. Cette vie terrestre est le temps de l'épreuve, elle est un examen. Toutes ces rengaines de <<faire>> ne sont qu'inventions de pasteurs pour de l'argent, une variété de sérieux -- qui abolit Dieu. Non, ce n'est ni à toi ni à moi de vouloir jouer à la Providence ou de vouloir <<faire>>. Tu es à l'examen et moi aussi, toute la vie durant. En conséquence naturellement tu dois de toutes les façons travailler tout autrement que ceux qui réalisent, mais tu échappes ainsi à la présomption. Aussi est-ce encore un non-sens et une autre conception de l'existence qui abolit Dieu que de croire que le monde fasse des progrès. Ceux qui s'agitent pour <<faire>> ont en effet le sentiment de s'atteler pour ainsi dire à l'humanité et de la tirer en avant. Oh! épargne-toi cette peine! Non, tu es ici à l'examen, et Dieu a disposé cette existence pour être précisément l'épreuve examinatoire, le dynamomètre de l'abnégation. Ce n'est pas à toi à refaire le monde, mais c'est toi par ta vie en ce monde qui dois subir l'examen.>>⁶⁸

Cette situation place l'existence individuelle dans de plus humbles proportions, à l'intérieur desquelles l'obéissance ne conduit pas à la purification de l'espèce, par la voie du meurtre ou du génocide par exemple, mais à la purification de l'individu. Avec une telle conception du monde, on ne peut s'abandonner à l'idéalisme politique, le mouvement de l'existence ne saurait procéder des institutions humaines. Dans un profond respect de la personnalité, il s'agit essentiellement de se soumettre à la

⁶⁸IX A 358.

volonté de Dieu, ce qui a été exprimé de différentes façons par toutes les traditions religieuses. C'est également ce qu'on retrouve dans cet autre fragment d'Héraclite: «La loi est d'obéir à la volonté de l'Un»⁶⁹.

Toutefois il ne suffit pas d'avoir, comme un perroquet, la connaissance extérieure de ce principe. A l'ère de la réflexion, on se gargarise volontiers de ces formules, qui au mieux s'accompagnent d'un sentiment vague du mystère de l'existence et de la grandeur de Dieu. «Le mal foncier de ce temps est cette doctrinomanie, qui laisse précisément l'intérieur de l'homme dans une parfaite tranquillité.»⁷⁰ Pour remuer le marais intérieur de l'homme, il faut y mettre du scandale. En effet, la formule d'Héraclite provoque l'homme naturel à peu près de la même façon que la proposition «le verre est sur la table». De Dieu il ne s'agit pas d'acquérir une connaissance discursive, mais une éducation; et dans le cas de l'éducation chrétienne que propose Kierkegaard, seul un véritable dressage est susceptible de provoquer le scandale qui force la décision: ou bien l'obéissance, ou bien la révolte.

«Supposé même que l'homme naturel ait une espèce d'idée de Dieu, ce qui caractérise l'homme naturel sera toujours l'opiniâtreté pour son propre sentiment. En cet état on veut bien à l'occasion, quand on s'y sent bien disposé, s'exalter un peu dans cette pensée de Dieu. Mais le christianisme alors? Rien que de faire de ce rapport

⁶⁹Jean Brun, Héraclite, Ed. Seghers, p.125.

⁷⁰VIII A 554.

à Dieu, de ce sentiment, un objet de discipline et de dressage, ne serait-ce pas déjà assez pour scandaliser les profondeurs de l'homme naturel? Ne serait-ce pas aussi pour l'homme naturel matière à scandale, si pour l'amour on enseignait que l'homme doit éduquer ce sentiment selon un certain dressage? Mais c'est là justement ce qu'enseigne le christianisme. Au lieu de laisser le rapport à Dieu à l'arbitraire de l'homme dans les <<heures silencieuses>>, le christianisme enseigne que l'homme doit par Dieu ou la révélation apprendre jusqu'où il est tombé, ce que signifie le repentir, et que s'il veut être chrétien, l'homme n'a plus maintenant qu'à s'y plier, non pas à penser à Dieu comme quand on va au bois de Dyrehaven une fois par an, ou quand on en a bien envie, mais qu'il faut arracher tout pouvoir à notre nature et la dompter. [...] Ici gît, je crois, et c'en est là l'assise fondamentale, la possibilité du scandale définie avec le plus de rigueur.>>⁷¹

On en revient à dire que la possibilité du scandale est une condition essentielle du saut dans la foi. Ce qui fait d'Abraham le <<chevalier de la foi>> pour Kierkegaard, c'est son obéissance absolue à l'ordre de Dieu. Si Abraham avait mis à contribution son esprit critique, s'il avait pensé une seconde à refuser ce que Dieu lui ordonnait de faire, c'eût été non du doute, mais de la révolte.

L'autorité répugne héréditairement à l'homme; le péché d'Adam n'est pas le doute, mais la révolte. Selon la Genèse, malgré la <<révélation>> de notre hégélien pasteur, le penchant à la révolte serait chez l'homme antérieur à la connaissance; aussi n'est-il pas étonnant de la rencontrer à toutes les époques.

Kierkegaard notait dans son Journal que <<Pascal dit que la

⁷¹IX A 322.

difficulté de croire tient à la difficulté d'obéir>>⁷². Quand on refuse d'obéir au roi simplement parce qu'il est le roi et qu'on lui obéit parce qu'il est intelligent, c'est de la révolte. Savoir obéir est le fruit d'une éducation morale, il est impossible de l'apprendre dans les livres; l'obéissance n'est pas une vertu de l'intelligence, mais de la volonté. Cependant les hommes produisent des raisons de se révolter, la révolte est stimulée en retour par le raisonnement qui s'attache à une conception de la liberté qui n'est ni chrétienne, ni même spirituelle.

C'est pourquoi il est d'une extrême importance que l'Eglise laisse planer l'idéal au-dessus d'elle, qu'elle soit pure de tout esprit de domination susceptible d'exciter l'homme à la révolte. Une Eglise militante, pratiquement invisible, fait éclater la foule et forme des individus qui sauront s'accommoder du pouvoir temporel en relativisant la portée de l'autorité politique. Le christianisme a beaucoup à réparer pour s'être commis avec le pouvoir et s'être voulu justifié par le raisonnement et l'éloquence.

<<On veut nous faire accroire que les objections au christianisme viennent du doute. C'est une entière méprise. Les objections au christianisme viennent d'ailleurs: insubordination, répugnance à obéir, révolte contre toute autorité. Si, jusqu'ici, l'on s'est battu dans le vide avec les objections, c'est parce qu'on a mené un combat intellectuel contre le doute, au lieu qu'il faut se battre sur le plan moral avec la révolte.>>⁷³

⁷²VII A 151.

⁷³VIII A 7.

Maître et possesseur de la nature, l'homme moderne fait autant de cas de la foi en Dieu que de son appendice: il l'ignore, et l'extirpe en cas de crise. Il a développé en revanche la foi -- puisqu'il n'en a pas la connaissance -- en la toute-puissance du genre humain, par lequel s'exprime la déesse Raison: c'est le cas de l'idéalisme des Lumières, notamment pendant la Révolution française avec le culte de l'Etre suprême; c'est aussi le sens de la philosophie positiviste de Comte, avec son catéchisme; c'est encore la voie empruntée par le marxisme, où Lénine et sa succession ont détrôné saint Georges dans l'iconographie russe, où les portraits de Marx, de Staline, de Mao, de Fidel Castro sont l'objet d'un culte national. L'homme, toujours l'homme: l'humanisme moderne n'admet pas de puissance supérieure à l'homme, qui a foi en ses propres moyens¹⁴, et qui refuse en conséquence de s'incliner devant ce qui le dépasse. Sa profession de foi est si bien enfouie sous l'amas de connaissances objectives qui en résultent que la pensée moderne a fini par voiler ses présupposés, s'appropriant la vérité sans intermédiaire. Confirmée par le nombre, cette vérité conventionnelle devient l'unique vérité nécessaire, si bien qu'on n'a plus à chercher à l'intérieur de soi la vocation que Dieu nous

¹⁴C'est bien de foi dont il s'agit ici; placer ainsi toute sa confiance en l'homme n'est pas un acte en connaissance de cause. Si une majorité partage cette croyance, il ne s'agira pas pour autant de la vérité. Les théories modernes de la connaissance ne peuvent donc pas prétendre à une vérité absolue, parce qu'elles reposent d'abord sur cette croyance à la suffisance des moyens humains de connaissance, en s'appuyant principalement sur la raison. Cependant cette foi exclut la possibilité de la vérité révélée. Et ce n'est pas, en passant, l'individu, mais l'opinion publique qui trouve moins ridicule de croire aux électrons que de croire en Dieu.

commande.

Ainsi la foi tend à disparaître (et cela quand bien même on chercherait à la sauver en tentant de la concilier avec la raison, en dépit de l'incommensurable), entraînant à sa suite la volonté et l'obéissance, pour laisser toute la place à l'intelligence et au raisonnement, aux théories et à la spéculation: pour l'esprit de l'homme, c'est la mort de Dieu. Le vide insondable causé par la disparition d'un sens sûr de l'existence, éclairé un moment par le feu de paille optimiste des Lumières, donnera bientôt naissance aux systèmes fermés, à la conception d'une existence absurde où le désespoir est colmaté tant bien que mal par les vestiges des vertus morales de la tradition chrétienne. L'homme n'a peut-être jamais connu un tel état de dérégulation; sa recherche en tous sens d'une cause divine, qui le conduit encore une fois à la superstition, à l'idolâtrie et au fanatisme, est un spectacle navrant. Pour détourner les hommes de leur présomption et de ce cul-de-sac, il ne faudra compter encore une fois que sur l'Isolé, dont la voix retentit dans le désert.

<<Autant un homme a d'obéissance pour un ordre supérieur, autant peut-il aussi commander. Mais dès qu'il met en doute de pouvoir pousser aussi loin l'obéissance, il ne peut plus commander, et commence dès lors à fournir des raisons. Inventer des raisons est l'indice indirect que l'obéissance de la foi fait défaut. Comme on le voit, quand tout l'appareil sermonnaire et la prédication du christianisme se basent sur les raisons, c'est une preuve indirecte de la disparition de la foi.>>⁷⁵

⁷⁵X 3 A 383.

LE BESOIN DE L'ÉPOQUE

Le génie révisé les formes fondamentales de l'existence, et indique le correctif à apporter. Pour Kierkegaard, le temps n'est plus pourtant celui du génie. La force de l'opinion publique transforme en verbiage l'expression du génie, et toute pensée qui s'accroche à l'idéal passe comme le vent. Le temps est venu où il faut passer à l'action, où l'Isolé prendra le rôle du héros ou du martyr.

Le héros n'est pas un génie, l'héroïsme n'implique pas de différence d'homme à homme; l'héroïsme est au contraire une virtuosité dans ce qui caractérise chaque homme. Sur une base volontaire, chacun est appelé à le devenir. <<L'héroïsme est d'être grand dans ce qui est à la portée de tous.>>⁷⁶ En se rapportant à ce qui est commun à tous, Socrate est le modèle du héros: c'est celui qui combat pour la vérité jusqu'à la mort, ou la sentence de mort; il devient alors un martyr. Insupportable de son vivant, c'est par sa mort qu'il devient vraiment efficace, qu'il éveille l'attention de l'individu malgré la foule qui désormais l'idolâtre. Le héros se distingue par son obéissance, à l'exemple de Socrate, fidèle jusqu'à la fin à la commission divine. Le héros est le taon, l'aiguillon de son époque, dont il ne doit pas attendre la faveur populaire mais bien au contraire la persécution.

⁷⁶VII A 491.

<<Le besoin de notre époque, ce n'est pas d'un génie -- on nous en a envoyé et nous en avons eu à suffisance -- non, c'est d'un martyr, de quelqu'un qui pour apprendre aux hommes à obéir fût lui-même obéissant [Phil., 2,6], jusqu'à la mort, de quelqu'un que les hommes mettraient à mort, et qu'ils auraient par là-même perdu; car c'est en le tuant, en étant de cette façon-là vainqueurs qu'ils prendraient peur d'eux-mêmes. Voilà le réveil dont l'époque a besoin.>>¹⁷

A défaut d'apôtres, c'est donc de martyrs dont il est besoin; on est rejeté une fois de plus sur les hautes exigences du Nouveau Testament, sur la situation de l'Eglise primitive. Héros au service de la vérité, le martyr sacrifie volontairement son existence non pour exprimer -- il n'a pour cela aucune autorité --, mais pour créer les conditions d'expression de la vérité en provoquant un réveil. L'Eglise a vu naître de tels martyrs en son sein, et ce à diverses époques. Cependant la venue de tels hommes, à l'ère de la réflexion, les ferait immédiatement soupçonner de bizarrerie, voire de dérangement mental par l'opinion publique. En définitive, il est d'abord besoin d'hommes correspondant au type du précurseur moderne de l'apôtre, maîtres en dialectique qualitative, capables de défendre l'idéalité en dénonçant d'une part les falsifications sophistiquées de ceux qui s'arrogent du savoir ou du pouvoir, d'autre part les illusions de la foule; pour sauver l'humanité d'elle-même, il lui faut des fils tels que Socrate les appelaient de ses vœux à la toute fin de l'Apologie.

<<Peut-il y avoir le moindre doute que ce dont la chrétienté a besoin est un nouveau Socrate qui, avec la même dialectique, la même simplicité astucieuse, puisse

¹⁷VIII A 418.

dans son existence exprimer l'ignorance ou, comme il le faut ici formuler: je ne peux rien comprendre de la foi, mais je crois. C'est cette rage de comprendre qui est devenue le malheur. A diverses époques il a surgi de vrais maîtres dans la chrétienté, qui en simplicité se sont tenus à la foi. Mais ces maîtres-là n'ont jamais au sens éminent été des dialecticiens. De nos jours peu à peu la science a pris un tel développement que des têtes simples de ce genre ne sont plus à même de percer. Il faut donc à présent un dialecticien, mais l'excellence de sa dialectique devra être la simplicité.>>¹⁸

C'est là précisément la tâche que Kierkegaard croyait lui avoir été impartie par la Providence. Toute sa vie, il s'est tenu de son propre aveu dans l'incertitude objective pour s'approprier la certitude subjective de la foi; par obéissance, il s'en est toujours tenu à ce qu'il croyait être la volonté de Dieu sur lui, broyé de scrupules dont le sens peut nous être dur. Sa dialectique qualitative rendait justice à l'autorité divine. Son oeuvre est dédiée entièrement au devenir chrétien. Témoins l'astuce réfléchie de la communication indirecte de la production poétique à la production religieuse, et les ouvrages philosophiques pris en eux-mêmes.

S'il n'a pas été l'objet direct d'une condamnation à mort parce qu'il était, dans son petit pays, l'aiguillon de son époque, Kierkegaard fut néanmoins persécuté par la presse et par la foule; également il est mort d'épuisement des suites de la polémique de L'instant, qui visait à dénoncer les égarements et les falsifications de l'Eglise danoise, qui appliquait à un bourgeois

¹⁸VIII A 547.

l'étiquette de témoin de la vérité.

Tout homme est appelé à devenir un homme singulier, et selon ses aptitudes, son courage et son obéissance, un héros ou un taon. Il devra d'abord s'armer de la réflexion secourable que procure la dialectique qualitative s'il veut terrasser le dragon. Il devra aussi accepter que ce haut fait d'une existence ne sera jamais une victoire définitive pour l'idée, car le pouvoir du nombre se renouvelle sans relâche. Et s'il voit difficilement en lui-même comment un nouveau Socrate pourrait émerger au sein de notre modernité, il devrait considérer comment s'articulent l'existence et l'oeuvre d'un Kierkegaard au service de ce qu'il croyait fermement être la vérité.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE KIERKEGAARD

KIERKEGAARD, Soeren; Oeuvres complètes (20 vol.). Traduction de P.H. Tisseau et E.M. Jacquet-Tisseau, Paris, Editions de l'Orante.

KIERKEGAARD, Soeren; Journal (5 vol.). Traduction de K. Ferlov et J.J. Gateau, Paris, Gallimard.

SUR L'OEUVRE DE KIERKEGAARD

CHESTOV, Léon; Kierkegaard et la philosophie existentielle. Paris, Vrin (1972).

CLAIR, André; Kierkegaard. Penser le singulier. Paris, Editions du Cerf (1993).

HOHLENBERG, Johannes; Soeren Kierkegaard. Paris, Albin Michel (1956).

HOHLENBERG, Johannes; L'oeuvre de Soeren Kierkegaard. Le chemin du solitaire. Paris, Albin Michel (1960).

ETUDES

CAVELL, Stanley; Kierkegaard's on authority and revelation, in Kierkegaard. A collection of Critical Essays. Edited by Josiah Thompson, Doubleday & company, New York (1972), p. 373-393.

CROXALL, T.H.; Kierkegaard on <<authority>>, in Hibbert Journal, 48 (1950), p. 145-152.